



**La Terre et la vie, tome 7,
fasc. 5, septembre-octobre 1937.**

Source : Paris - Muséum national d'histoire naturelle/Direction des bibliothèques et de la documentation.

Les textes numérisés et accessibles via le portail documentaire sont des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public ou pour lesquelles une autorisation spéciale a été délivrée. Ces dernières proviennent des collections conservées par la Direction des bibliothèques et de la documentation du Muséum. Ces contenus sont destinés à un usage non commercial dans le respect de la législation en vigueur et notamment dans le respect de la mention de source.

Les documents numérisés par le Muséum sont sa propriété au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

Les reproductions de documents protégés par un droit d'auteur ne peuvent être réutilisées, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

Pour toute autre question relative à la réutilisation des documents numérisés par le MNHN, l'utilisateur est invité à s'informer auprès de la Direction des bibliothèques et de la documentation : patrimoinedbd@mnhn.fr

LA TERRE
ET LA VIE



7^e Année. — Numéro 5.

Septembre-Octobre 1937.



MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

JARDIN DES PLANTES

Ouvert tous les jours de 7 h. ou 8 h. à la nuit.

MÉNAGERIES

Tous les jours, de 8 h. à 17 h. Entrée : 2 fr.
Dim., jeud. et jours de fêtes, de 8 h. à 18 h. Entrée : 1 fr.

VIVARIUM

Tous les jours, de 9 h. à 17 h. Entrée : 1 fr.
Dimanches, jeudis et jours de fêtes, de 9 h. à 18 h.

SERRES TROPICALES

(Fermées au public, jusqu'à nouvel avis.)

GALERIES

I. Zoologie. — II. Géologie, Minéralogie.
III. Anthropologie, Paléontologie, Anatomie.
Tous les jours, de 13 h. à 17 h. Gratuit les jeudis et dim.
Entrée : 1 galerie, 1 fr. ; 3 galeries, 2 fr.
Galeries et Ménageries, 3 fr.

MUSÉE D'ORLÉANS

43 bis, rue de Buffon

Mardi, Jeudi, Samedi, de 14 h. à 17 h. Entrée : 2 fr.
Dim. et jours de fêtes, de 9 h. à 12 h. et de 13 h. à 17 h.
Entrée : 1 fr.

MUSÉE DE L'HOMME

Place du Trocadéro

Fermé pendant les travaux de l'Exposition de 1937.

PARC ZOOLOGIQUE DU BOIS DE VINCENNES

Tous les jours, de 9 h. à la nuit. Entrée : 3 fr.
Dimanche et jeudis : 2 fr.

AQUARIUM ET MUSÉE DE LA MER DE DINARD

(17, Grande Rue)

De Pentecôte au 30 septembre inclus : 3 fr.

OBSERVATIONS

Sont admis gratuitement les enfants au-dessous de 3 ans accompagnant leurs parents, ainsi que les militaires en uniforme.

Les membres de l'enseignement public ou privé, les étudiants de l'enseignement supérieur, les membres des familles nombreuses, les membres des Sociétés des Amis du Muséum, les mutilés, bénéficient d'une réduction de 50 %, montant des droits d'entrée, sur présentation de leur carte.

Vu : le Ministre de l'Éducation Nationale.

Le Directeur du Muséum,
LOUIS GERMAIN.

Paris, le 1^{er} août 1936.

LA TERRE ET LA VIE

Fondée en 1931 par la SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION DE FRANCE
publiée par la
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
et la
SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION DE FRANCE

Paraissant tous les deux mois.

Rédacteur en Chef : G. PETIT, Sous-Directeur de Laboratoire au Muséum.
Secrétaire-général : M. DODINET

7^e ANNÉE. — N° 5

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1937

SOMMAIRE

ARTICLE. — E. AUBERT DE LA RUE. — Les populations des Nouvelles-Hébrides et leur civilisation.....	129
VARIÉTÉS. — Le Poisson archer.....	143
NOUVELLES DE NOS ORGANISATIONS. — Société des Amis du Muséum (Compte rendu moral pour 1936 ; filiale arcachonnaise). — Laboratoire central de Biologie acridienne. — Musée de la Mer et Aquarium de Biarritz.....	67
INFORMATIONS. — Protection de la Nature. — La Géorgie du Sud et la chasse à la Baleine dans l'Antarctique. — Les Colobes blancs du Kenya. — Le Mydaüs. — La question du Loup. — La longévitité de l'Éléphant. — Un parasite des Oiseaux. — Réhabilitation des Punaises. — Le volume du crâne humain. — Au sujet de l'« Homme de Pékin ». — La peste et les Rats.....	73
PARMI LES LIVRES.....	80

La photographie reproduite sur la couverture est due à M. E. AUBERT DE LA RUE.
Elle représente une statue servant de tambour (Ile d'Ambrym).

PARIS
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉUM
37, RUE CUVIER (v^e)



LA TERRE ET LA VIE

LA TERRE ET LA VIE, fondée par la **Société nationale d'Acclimatation**, entre dans sa septième année d'existence. Elle demeure la seule revue française exclusivement consacrée à l'histoire naturelle et elle reste fidèle aux directives et aux tendances qui sont à l'origine même de son apparition.

Elle s'adresse aux esprits curieux, à tous ceux qui, parmi le grand public cultivé, s'intéressent à la constitution, au passé de notre globe, aux manifestations multiples de la vie. Elle s'adresse aussi aux jeunes chez lesquels elle veut éveiller et guider le goût de l'histoire naturelle. Elle est en outre la revue des Amis de la Nature, qui ont le désir de voir s'organiser, contre l'exploitation déréglée et le vandalisme, la protection de la faune, de la flore, des sites.

A ces buts essentiels de documentation et d'initiation s'ajoute désormais celui d'être un organe de liaison entre le **Muséum national d'Histoire Naturelle** et diverses sociétés ou groupements qui, gravitant plus ou moins directement autour de lui, poursuivent, chacun selon ses moyens, le même idéal. Elle donnera le reflet de leur activité : *Société des Amis du Muséum, Société nationale d'Acclimatation de France, Comité de Patronage du Laboratoire maritime de Dinard, Comité de Patronage du Laboratoire d'Agronomie Coloniale, Comité d'Encouragement aux recherches d'Entomologie appliquée, Société des Amis du Musée de la Mer de Biarritz, Société des Amis du Musée de l'Homme.*

COMITÉ DE PUBLICATION

C. ARAMBOURG
Professeur au Muséum

ED. BOURDELLE
Professeur au Muséum

C. BRESSOU
*Directeur de l'École nationale
vétérinaire d'Alfort*

J. DELACOUR
Associé du Muséum

H. HUMBERT
Professeur au Muséum

D^r R. JEANNEL
*Professeur au Muséum
Directeur du « Vivarium »*

P. LEMOINE
Professeur au Muséum

D^r P. RIVET
*Professeur au Muséum
Directeur du Musée de l'Homme*

D^r A. ROCHON-DUVIGNEAUD
*Ophthalmologiste honoraire
des Hôpitaux*

A. URBAIN
*Professeur au Muséum
Directeur du Parc Zoologique du Bois de Vincennes*

ABONNEMENTS

France et Colonies 30 fr. | Étranger (suivant les pays).... de 40 à 45 fr.
Prix du numéro : 5 francs.

Les abonnements sont reçus par M. DUVAU, secrétaire général des Amis du Muséum, 57, rue Cuvier, Paris, V^e (Téléphone : Gobelins 77-42 ; Compte chèques postaux : *La Terre et la Vie*, Paris 1939-26).

Les manuscrits destinés à être publiés par *La Terre et la Vie* sont reçus par M. G. PETIT, 57, rue Cuvier, Paris, V^e (Téléphone : Gobelins 40-11).

Pour la publicité et les annonces, s'adresser à M. M. DODINET, 57, rue Cuvier, Paris, V^e (Téléphone : Port-Royal 33-18).

Les auteurs pourront recevoir, sur demande, de 5 à 25 exemplaires de la revue contenant leurs articles. Ils pourront recevoir des *tirés à part réimposés avec ou sans couverture*, mais à titre onéreux.

NOUVELLES

DE NOS ORGANISATIONS

Société des Amis du Muséum.

*Extrait du compte rendu moral
pour l'année 1936.*

L'assemblée générale du 28 novembre 1935, qui a modifié les statuts de la Société, et qui a augmenté légèrement le prix de la cotisation des membres de notre groupement, a permis à votre Conseil de reprendre financièrement l'édition de la Revue *La Terre et la Vie*, que la Société Nationale d'Acclimatation avait fondée en 1930.

Cette revue a remplacé le petit bulletin trimestriel et vient heureusement mettre au courant nos collègues, de tous les grands problèmes d'Histoire naturelle.

Cette nouvelle disposition nous a permis de regrouper un certain nombre de Sociétés, et, depuis l'application de ces mesures, plusieurs filiales sont venues accroître encore le champ de notre activité.

A Madagascar, par exemple, une importante filiale des Amis du Muséum s'est constituée et rappelle ainsi le Muséum dans la Grande Ile où celui-ci a déjà le contrôle des réserves naturelles.

En France, en dehors de la Société Nationale d'Acclimatation de France, de la Société des Amis du Musée du Trocadéro, du Comité de patronage du Laboratoire d'Agronomie Coloniale, de l'Association des Amis du Musée de la Mer de Biarritz, du Comité de patro-

nage du Musée de la Mer de Dinard, du Comité d'Encouragement aux Recherches d'Entomologie appliquée, une filiale s'est constituée à Arcachon sous le patronage des plus éminentes personnalités de la Gironde et de la Faculté de Bordeaux.

Notre groupement dépasse, à l'heure actuelle, un effectif de 5.000 membres et nous avons enregistré un nombre intéressant d'adhérents nouveaux ; il atteint 50 membres par mois.

Par contre, nous avons enregistré quelques démissions qui proviennent de la situation économique. Certains membres qui, pour d'autres raisons, ont donné leur démission nous reviendront lorsqu'ils verront les améliorations qu'a permis d'apporter la modique augmentation de cotisation.

Au cours de l'année qui vient de s'écouler, les conférences organisées par les Amis du Muséum ont connu le plus grand succès.

Nous avons organisé pour les « Juniors » des réunions spéciales, visites des Galeries du Muséum, séances cinématographiques, et conférences dans le grand amphithéâtre.

Parmi ces conférences, nous devons citer, tout particulièrement, la très intéressante présentation du Dr Comandon, qui a résumé à nos jeunes amis, la vie des « Infiniment petits ».

Une série de films illustrèrent cette présentation.

M. Lefèvre, assistant au Laboratoire

de Cryptogamie, a initié nos jeunes naturalistes aux méthodes d'observation botanique et de conservation des plantes.

Deux promenades extérieures ont été organisées : l'une dans la forêt de Marly, sous la direction de M. Jovet, assistant au Laboratoire de Phanérogamie, l'autre, au Parc Zoologique de Clères, propriété de M. Jean Delacour, associé du Muséum.

En dehors de toutes ces manifestations, la Société des Amis du Muséum n'a pas négligé le but qu'elle poursuit depuis de nombreuses années : aide au Muséum dans toute la mesure du possible, et elle a permis le départ de missions par des dons en espèces pour les Laboratoires.

Nous avons été heureux de faire don au Muséum, depuis l'année 1929, de sommes s'élevant à 480.601 francs, qui ont permis l'exécution de différents aménagements.

Nous tenons à remercier ici tous ceux qui ont bien voulu collaborer efficacement à notre œuvre : le Conseil Municipal de Paris, représenté par nos collègues MM. Robert Bos, Raoul Brandon, Émile Faure, Paul Fleurot et D^r Paul Rivet, qui défendent le Muséum avec tant de compétence, et le Conseil général de la Seine, ainsi que le Directeur du Muséum, qui facilite avec une cordiale bienveillance l'organisation de toutes nos manifestations.

*Filiale arcachonnaise
de la Société des Amis du Muséum.*

Notre filiale arcachonnaise ne cesse de prospérer et de témoigner sa vitalité. Elle a profité des vacances qui attirent à Arcachon de très nombreux baigneurs de toutes les régions de la France pour organiser une série de manifestations qui ont obtenu le plus grand succès et

favorisé le recrutement de membres nouveaux.

C'est ainsi que le 12 juillet, dans la salle du Casino, M. P. Chouard, maître de conférences à la Faculté des Sciences de Bordeaux, a fait revivre, en botaniste, le voyage qu'il avait accompli en Afrique Occidentale au cours de l'été 1936. Cette conférence était illustrée par de nombreuses projections et par un film pris par M. Chouard.

Cette séance, en quelque sorte inaugurale, fut suivie, chaque semaine, de conférences-promenades, organisées grâce au concours de professeurs de la Faculté des Sciences de Bordeaux et de la Société scientifique d'Arcachon.

Le 19 juillet, le D^r Liaguet a traité un sujet essentiellement local : l'Huître et l'ostréiculture. Examen d'huîtres à divers stades, démonstrations sur place ont fort intéressé les auditeurs qui ont retiré de cette causerie des enseignements précieux.

Le 24 juillet, les membres de notre filiale étaient conduits par MM. Rebso-men et Laporte dans les bois de pins qui entourent Arcachon et il fut parlé de la forêt landaise, de sa constitution, de sa topographie. Cette forêt, il y a un siècle et demi, était menacée de disparition par l'action inconsidérée de l'Homme et l'avance incessante des dunes. La flore, assez riche, qui s'y trouve en certains endroits, demeure, à son tour, menacée par la cueillette massive de ses fleurs.

Le 29 juillet, le professeur Genevoix a intéressé ses auditeurs à la flore marine du Bassin d'Arcachon. Comme la faune, systématiquement étudiée par divers zoologistes, et notamment par le professeur L. Guénot, de Nancy, la flore offre des particularités qui ne se retrouvent point en d'autres lieux des côtes atlantiques et qui attirent des travailleurs à la Station biologique.

Le 5 août, MM. Faucouaud et Espil ont conduit, sur les admirables dunes du Pyla, un groupe d'excursionnistes. Après avoir rappelé le mécanisme de la formation des dunes, M. Espil fait saisir les caractères de celles du Pyla, les plus hautes d'Europe, qui, chaque année, s'élèvent et gagnent aussi en surface. Au pied du monument élevé à la gloire de Brémontier, M. Faucouaud fait l'historique des plantations de Pins, expose la biologie de cet arbre, élément de richesse pour le pays, que sont en train de restreindre, malheureusement, les conditions mêmes de l'exploitation. M. Faucouaud décrit l'extraction de la résine, la fabrication de l'essence de térébenthine, de la collophane et indique leurs applications industrielles.

Nous ne pouvons que mentionner le très grand succès obtenu, le 12 août, par la visite de la Station biologique (Aquarium, Musée, Laboratoire), sous la direction de son directeur, le professeur Sigalas, assisté des travailleurs qui fréquentent actuellement la Station.

Toutes ces réunions ont été suivies par un très nombreux public.

Nos collègues et amis, qui auraient l'occasion de passer à Arcachon, trouveront auprès du Secrétaire général de la filiale tous les renseignements concernant les conférences-promenades qui restent à faire, et d'une manière générale tout ce qui pourrait les intéresser au cours de leur séjour.

Laboratoire central de Biologie acridienne.

Comme en 1936, le laboratoire s'attacha à l'élevage méthodique du Criquet pèlerin et put ainsi fournir un matériel d'étude abondant aux divers travailleurs qui en ont fait la demande. En mai, une nouvelle souche fut apportée d'Alger où M. Volkonsky a réalisé,

dans une annexe de l'Institut Pasteur, une multiplication intensive de diverses espèces de Sauterelles migratrices.

Ainsi, grâce à notre organisation, les recherches sur la biologie, l'histologie, l'embryogénie du Criquet pèlerin se poursuivent activement dans de nombreux laboratoires et il n'est pas douteux que, d'ici peu d'années, il existera en France une importante documentation sur les Acridiens nuisibles.

M. Lepesme a déjà su montrer le mode d'action complexe des sels arsenicaux sur l'organisme des Sauterelles. A la toxicité de ces insecticides, par ingestion, s'ajoute sans aucun doute un rôle destructeur des cellules sanguines à travers le tégument. Cette action, par voie externe peut avoir une grosse importance dans la lutte contre les Sauterelles.

Les modifications pigmentaires si profondes, qui se produisent chez les Acridiens migrants au cours de leur évolution individuelle ou lors du passage d'une phase à l'autre, ont toujours intéressé les naturalistes ; il était nécessaire d'en entreprendre une étude méthodique chez le Criquet pèlerin. Elles font l'objet des recherches entreprises au laboratoire par M. Chauvin qui collabore activement à la bonne marche des élevages.

D'autre part le *Comité d'études de la biologie des Acridiens*, à l'initiative duquel est due la création du *Laboratoire central*, s'est réuni à Alger du 20 au 24 avril sous la présidence de M. P. de Peyerimhoff. Il fut particulièrement intéressé par le compte rendu de la dernière mission de M. Zolotarevsky et de son collaborateur M. Murat, en Mauritanie, où sans doute se localise une aire grégarigène du Criquet pèlerin. Afin de préciser l'intérêt économique de la région visitée, M. Murat doit y retourner avant la fin de l'année ; il pourra ainsi constater ce que sont

devenues les Sauterelles isolées, précédemment observées, et qui étaient peut-être destinées à être la souche d'insectes migrants.

Le Comité mit au point un projet de service de recherches et de surveillance sur l'aire grégarigène du Criquet migrant africain, qui a été délimitée dans la boucle du Niger. Ce service, dont le siège serait au *Laboratoire central de Biologie acridienne*, fonctionnerait avec du personnel français, mais avec un budget international constitué par des versements des nations intéressées à la destruction de *Locusta migratoria migratorioides*.

Enfin il est agréable de noter que c'est après sa visite au Comité d'études de la biologie des Acridiens, que M. M. Moutet, ministre des Colonies, a bien voulu nommer chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur, M. B. P. Zolotarevsky, l'actif chef de la mission d'études auquel on doit d'importantes observations sur les Sauterelles.

Musée de la Mer et Aquarium de Biarritz.

Cet établissement a été l'objet d'intéressantes améliorations depuis l'an dernier.

Grâce à une subvention de l'administration des Eaux et Forêts et à un nouvel effort financier de la ville de Biarritz, deux nouveaux laboratoires, pourvus de canalisations d'eau douce et d'eau de mer et d'une chambre noire pour microphotographie, ont été édifiés sur la terrasse du Musée.

Éclairés par de larges baies d'où l'on découvre une vue splendide sur le fond du Golfe, ces laboratoires sont parfaitement aménagés pour les études de biologie marine et fluviale auxquelles ils sont destinés.

L'un d'eux, richement doté en matériel, est occupé par l'administration

des Eaux et Forêts, représentée par M. l'inspecteur principal Larrieu, chef de la 3^e Région piscicole, qui y poursuit, avec son adjoint, M. le garde général Chimits, et son préparateur M. A. Millardet, des recherches sur la biologie des poissons dont le cycle vital se déroule, partie en mer et partie en rivière, tels que l'Anguille, les Muges, l'Alose, l'Esturgeon, et surtout le Saumon qui fréquente l'Adour et ses affluents avec une abondance à peu près unique en France.

Le deuxième laboratoire, nouvellement créé et dont le chef est M. Paul Arné, est utilisé par l'Office scientifique et technique des Pêches maritimes, qui en a assuré l'équipement.

Comme les établissements similaires de cette Institution d'État, qui fonctionnent à Boulogne-sur-Mer, Lorient et la Rochelle, ce laboratoire est spécialisé dans les études de biologie marine.

Il est particulièrement bien placé pour contribuer aux recherches entreprises sur la biologie de l'Anchois, de la Sardine, du Thon et du Germon, qui donnent lieu à des pêches très importantes dans le quartier de Bayonne.

La ville de Biarritz avait prévu la construction de deux autres laboratoires identiques à ceux qui ont pu être réalisés, et dont l'un devait être réservé au Muséum national d'Histoire naturelle. Le projet comportait également la création d'un vaste bassin à Phoques, d'une volière à Oiseaux de mer et d'un jardin botanique destiné à recevoir des spécimens de la flore des falaises de la Côte basque, dont plusieurs espèces sont en voie de disparition.

Ces installations, qui formaient un ensemble s'harmonisant, très heureusement, avec le site, ont dû être ajournées, la ville, malgré l'appui des institutions intéressées, n'ayant pas encore obtenu les subventions qu'elle espérait

recevoir pour financer, en partie, ces travaux.

Grâce à une entente avec l'Office national météorologique, la municipalité de Biarritz a pu, d'autre part, passer, avec la Marine nationale, un long bail qui lui permet d'utiliser les locaux devenus disponibles du Sémaphore, actuellement désaffecté, qui domine le Musée.

Dans ces locaux, pourront être installées des chambres pour les titulaires des laboratoires ou pour les travailleurs autorisés à y séjourner. Ils permettront également d'y loger le concierge et mécanicien de l'aquarium.

Les appartements actuellement occupés par cet employé, dans le Musée, devenant vacants, d'intéressants agrandissements dont le plan est déjà soumis à l'approbation du Conseil de Direction scientifique, pourront être réalisés à bref délai. Cette extension du Musée facilitera le moyen d'assurer aux collections une présentation meilleure, qui s'impose d'autant plus qu'elles viennent de s'augmenter de plusieurs belles pièces qui sont déjà exposées ou méritent de l'être.

C'est ainsi que la section de géologie s'est enrichie d'un magnifique échantillon de céphalopode déroulé de plus d'un mètre de longueur, voisin du genre *Hamites*, non encore décrit, probablement nouveau pour la faune française. Le Musée de Biarritz doit cet exemplaire rare à son aide-préparateur R. Dupérier, qui a pu l'extraire intact, non sans difficultés, des falaises cénomaniennes de Bidart.

Les collections de zoologie ont été complétées par des spécimens d'Invertébrés et Vertébrés marins rapportés par des pêcheurs ou récoltés par le personnel du Musée au cours de ses sorties en mer ou de ses recherches sur le littoral.

D'autre part, grâce à des dons de

M. Gérard Belloc, chef du Laboratoire de l'Office scientifique des Pêches à la Rochelle, la série des animaux abyssaux ou rares, dans le Golfe de Gascogne, s'est aussi augmentée de spécimens nouveaux.

Un Thon de 112 kg., un Espadon : *Xiphias gladius*, de 2 m. 64 de longueur, de nombreux Squales, provenant, pour la plupart, de la Fosse de Cap Breton, ont été moulés, ainsi qu'un très bel exemplaire de Tortue luth mesurant 1 m. 83 de longueur et pesant 350 kg. Il avait été capturé le 3 septembre 1936, à l'Île d'Oléron, dans les parages de la Cotinière.

Mais, la plus belle pièce qui figure, actuellement, dans le Musée, est le squelette, monté, du *Xiphius cavirostris*, mâle, échoué le 5 décembre 1935, sur la Plage d'Hossegor (Landes). Complété par les moulages de la tête et des nageoires pris sur l'animal en chair, il présente un vif intérêt pour l'étude de ce Cétacé peu commun, dont on compte dans le monde les exemplaires aussi bien conservés.

L'Aquarium contient actuellement plus de trois mille représentants de la faune marine du Golfe de Gascogne. Un guide illustré du Musée et de l'Aquarium est, du reste, en préparation.

Parmi les hôtes intéressants que possède, en ce moment, l'Aquarium de Biarritz, nous pouvons citer deux *Balistes capriscus*, une Ombrine de Lafont (*Umbrina Lafonti*), qui vit plus profondément que l'Ombrine commune (*Umbrina cirrosa*) et est rare sur la côte.

Citons encore : deux exemplaires d'*Epinephelus gigas*, grand Serran, dont la présence dans le Golfe de Gascogne était encore douteuse, et qui ont plus que doublé de taille depuis leur capture, à la senne, dans la Baie de Saint-Jean-de-Luz ; deux jeunes Mérous (*Polyprion cernium*), très difficiles à

obtenir vivants, en raison de leur habitat. L'un des exemplaires de l'Aquarium a été pris, à la senne tournante, par un sardinier de Saint-Jean-de-Luz. Le deuxième a été trouvé dans une caisse vide, flottant au large, par un pêcheur de Biarritz.

Notons qu'un coup de senne heureux, donné dans le port des pêcheurs de Biarritz, par le personnel du Musée, a permis, au printemps dernier, de doter l'aquarium d'un beau lot d'un genre de Sparidé qui ne fréquente que sporadiquement la Côte basque : *Charax punctazzo* Risso.

L'importante transgression d'eaux chaudes océaniques constatée, dans le fond du Golfe de Gascogne, dès le début de mai, transgression qui n'a pas dû être sans influence sur les températures élevées enregistrées cet été, a amené la présence, au large de la Côte basque, d'un nombre inusité de Tortues caouannes : *Thalassochelys caretta*, dont plus d'une dizaine, de tailles diverses, sont entrées à l'aquarium.

Bien entendu, comme tous ses confrères, le directeur de l'Aquarium de Biarritz n'a pas eu que ces sujets de satisfaction, et bien des animaux ont été perdus de la façon soudaine ou sournoise que connaissent tous ceux qui pratiquent le métier.

Grâce au dévouement du personnel, ces pertes ont été heureusement assez vite compensées et pour éviter, dans la mesure du possible, le retour de ces graves ennuis, l'Aquarium a reçu et reçoit sans cesse des améliorations qui tendent à assurer mieux encore le bien-être des animaux tout en créant une présentation meilleure.

C'est ainsi que les bacs ont été munis

d'un nouveau système de circulation mis au point par M. Delord, ingénieur de la ville de Biarritz, qui assure le renouvellement de l'eau par le fond, en utilisant le principe très simple des vases communiquants. Les gaz nocifs, lourds, qui ont tendance à s'accumuler au ras du sol et qui sont d'autant plus dangereux qu'ils sont invisibles, seront ainsi évacués sans avoir recours à des siphonages ou à des vidanges répétés.

Enfin, le grand bac circulaire qui occupe toute une salle de l'Aquarium, a été muni d'un nouvel éclairage, au moyen de tubes utilisant la phosphorescence des oxydes de thorium et de cerium, des vapeurs de mercure et de didyme, dans un mélange gazeux de 75 % de néon et de 25 % d'argon, sous une intensité de 50 milli-ampères. La quantité de lumen obtenue est de 300 par mètre de tube et le facteur d'efficacité de 20 lumen au mètre carré.

Le tout, travaillant sous la tension de 8.000 volts, donne un spectre lumineux sensiblement le même que celui de la lumière solaire, et les poissons s'en accommodent fort bien.

Cette installation, faite par M. Jean Laborde, des Établissements Garnier de Biarritz, sera étendue à d'autres bacs si elle continue à donner satisfaction.

Le Musée de la Mer de Biarritz que la Municipalité de cette ville, sous l'impulsion de son maire, M. F. Hiri-goyen, ne cesse de soutenir sous toutes les formes, s'efforce aussi de se maintenir à hauteur du progrès et de mériter la protection dont l'honorent les institutions officielles qui lui accordent leur haut patronage et en assurent, d'une façon efficace, la direction scientifique.

LES POPULATIONS DES NOUVELLES-HÉBRIDES ET LEUR CIVILISATION

par

E. AUBERT DE LA RUE

Au cours d'une précédente étude, parue dans *La Terre et la Vie*¹, j'ai décrit les types de végétation des Nouvelles-Hébrides et donné auparavant une brève description de l'archipel. Voici maintenant un aperçu des populations si curieuses et pittoresques qui peuplent ces îles.

Les indigènes néo-hébridais appartiennent à la race mélanésienne. Ce sont donc des Noirs, mais qui diffèrent sensiblement de leurs congénères africains. Dans l'ensemble, ils sont un peu moins foncés et ont des cheveux laineux plutôt que crépus. Leurs lèvres sont généralement moins épaisses et leur nez moins épaté. On a l'habitude, pour désigner ces indigènes et ceux des archipels voisins (Nouvelle-Calédonie, Loyalty, Salomon), de se servir du terme de Canaque, assez vague et qui ne signifie en somme pas grand chose, car il dérive simplement du mot hawaïen « Kanaka », voulant dire « homme ».

Il est assez difficile de décrire le type du Canaque néo-hébridais, car ces insulaires présentent entre eux des différences ethniques très sensibles. Ces différences ne s'observent pas seulement d'une île à l'autre, mais à l'intérieur

d'une même île et dans un même village. Cette grande diversité de type tient à des influences étrangères, les unes papoues, les autres polynésiennes. Les premières se manifestent par un nez arqué et des lèvres minces, comme on peut en observer chez certains habitants de Tanna, d'Ambrym et de Malekula. Les apports polynésiens se traduisent par une teinte plus claire, des cheveux plus lisses et surtout par le langage qui, dans certains cas, offre une similitude frappante avec celui parlé à Tahiti. Ces caractères sont assez nets chez les insulaires d'Aoba, de Mele et de Futuna, pour ne citer que ces quelques îles. Les parties de l'archipel les plus typiquement mélanésiennes paraissent être Éromanga, Tongoa et Paama ainsi qu'Épi.

On ne peut manquer d'être frappé, lorsqu'on circule à travers l'archipel, de la physionomie véritablement hideuse et de l'aspect terrifiant de certains indigènes, au prognathisme extrêmement accentué, au corps étrangement velu. Il n'est pas rare, non plus, d'en rencontrer qui frappent par la beauté et la finesse de leurs traits. Les femmes, légèrement plus claires que les hommes, ne sont pas belles dans l'ensemble, mais il est des exceptions, en particulier chez les Sakau du Nord-Ouest de Santo où

1. E. Aubert de La Rue. Les divers aspects de la végétation néo-hébridaise. *La Terre et la Vie*, N^o 2, mars-avril 1937.

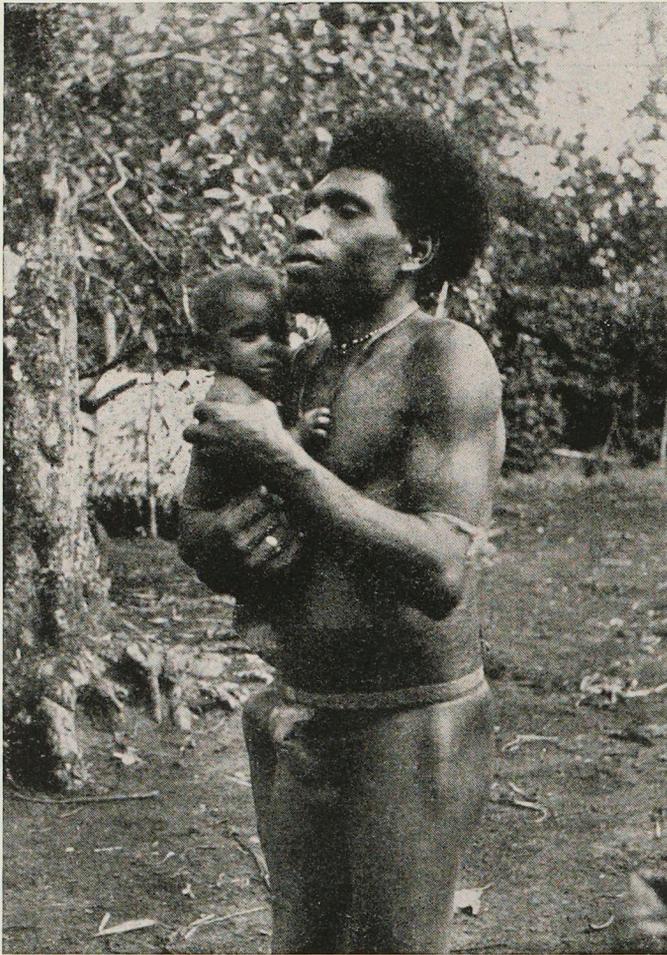


FIG. 1. — Type d'indigène des montagnes d'Ambrym.

l'on en trouve de très gracieuses et fort jolies.

Les cas d'albinisme sont relativement fréquents chez les Canaques néo-hébridais, mais ce qui est plus curieux encore et en même temps d'un très agréable effet, c'est de voir des indigènes parfaitement normaux, bruns de peau et les yeux noirs, ayant le duvet et les cheveux absolument blonds naturellement. Cela se produit assez souvent chez les enfants, mais je l'ai noté aussi chez des adultes, qu'il ne faut d'ailleurs pas confondre avec d'autres, ayant l'habitude

de se blondir artificiellement les cheveux, coutume très répandue dans quelques îles.

On rencontre des individus vigoureux, bien proportionnés, de haute stature, en assez grand nombre même à Paama et Ambrym, mais dans l'ensemble, les Canaques, avec leurs jambes courtes et grêles, sont plutôt malingres.

Certains récits de voyage, d'une aimable fantaisie, représentant l'archipel sous un jour assez différent de la réalité, nous montrent les Canaques comme des brutes sanguinaires, affamés de

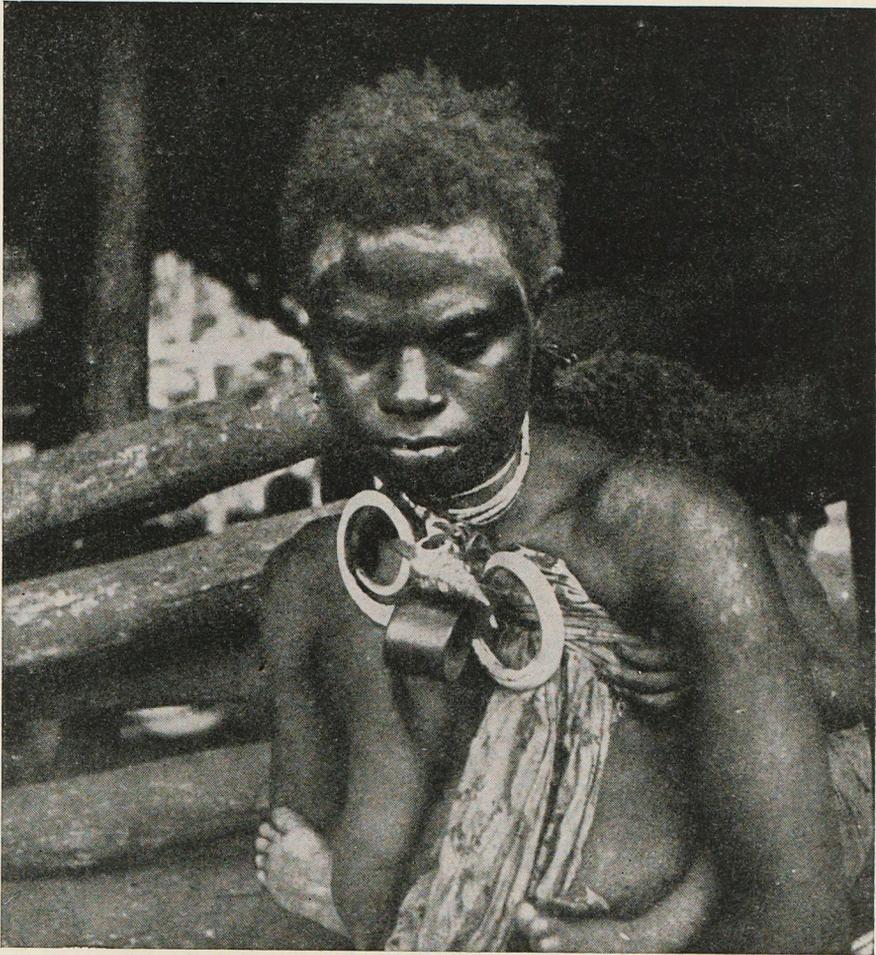


FIG. 2. — Une veuve d'Ambrym portant au cou, en signe de deuil, le bracelet d'écaille et les diverses parures de son mari.

chair humaine, hostiles à l'Européen et vivant en pleine sauvagerie. On les place volontiers au dernier échelon de l'humanité en ne leur ménageant pas les épithètes les plus malveillantes. Telle n'est pas l'opinion que je conserve d'eux. J'ai vécu, seul avec ma femme, de longs mois parmi ces indigènes, dans leurs villages, au cœur des îles où sont les populations les plus primitives et les plus intéressantes, n'ayant guère de contacts avec les colons établis au bord de la mer. N'ayant d'autre escorte que quelques porteurs engagés sur place,

nous avons pu circuler sans risque à travers tout le pays, en entretenant en somme toujours d'excellents rapports avec tous ces « Bushmen », comme on a coutume d'appeler les habitants des montagnes, pour les distinguer de ceux du littoral, ou « Men Salt Water », ce qui signifie « Homme de l'Eau Salée ». Les premiers ont toute ma sympathie et je souhaite qu'ils demeurent longtemps encore tels qu'ils sont, tout en redoutant que l'influence de notre civilisation, au contact de laquelle les populations côtières, commençant malheu-

reusement à évoluer d'une façon si fâcheuse, ne les gagne à leur tour avant qu'ils ne disparaissent complètement.

Les Canaques sont extrêmement superstitieux, méfiants et vindicatifs. Très fiers, mais sans arrogance, ils ne sont nullement obséquieux. Ils n'ont ni la haine, ni le mépris du Blanc tant que celui-ci agit correctement à leur égard. Ils ne manifestent cependant le plus souvent aucune marque de politesse, lorsqu'ils vous rencontrent, même s'ils vous connaissent, à moins que l'on entre dans un de leurs villages ; dans ce cas les hommes viennent vous serrer la main et s'empressent d'écartier les chiens qui s'ameutent autour de vous. Sans être très serviables, ni très complaisants, ils sont cependant capables de dévouement et aussi de certaines attentions. Ainsi, quand on chemine en forêt derrière eux, ils vous signalent toujours la présence d'un obstacle, une branche, une racine ou une liane placée en travers du sentier par exemple, en frappant dessus un petit coup de leur coupe-coupe qu'ils ne quittent jamais, afin que vous l'évitiez. Ces indigènes, ombrageux, sont plutôt renfermés, peu communicatifs et d'une grande susceptibilité. Sous des dehors assez réservés, ce sont cependant, comme tous les primitifs, de grands enfants. Ils ont le sens de la propriété poussé à un très haut degré et sont en général respectueux des biens d'autrui, les hommes n'osant même pas disposer, dans certains cas, de ce qui appartient à leur femme ou à leurs enfants. Je n'ai personnellement jamais eu à me plaindre du moindre vol de leur part et cependant combien de fois n'ai-je pas laissé mon campement sans surveillance, souvent en plein milieu de leur village. Leur curiosité par contre est grande. Avec un parfait sang-ne, mais très naïvement, ils tournent autour de votre tente, palpant tous les objets, nouveaux pour eux, exposés à

leur vue. Comme ils sont accueillants, vous laissez pénétrer sans difficulté dans leur cases et les examiner tout à loisir, on aurait certes mauvaise grâce à se formaliser de leur curiosité parfois un peu encombrante. Le Canaque consent rarement à rendre un service, si minime soit-il, d'une façon désintéressée. Il n'est guère donnant non plus, mais, en échange, sait fort bien demander lorsqu'il a envie de quelque chose. La propreté n'est pas sa qualité dominante, sur lui du moins, car il se montre au contraire assez délicat en ce qui concerne sa nourriture et l'intérieur de sa case est souvent assez bien tenu. Il faut reconnaître, d'autre part, qu'il est méticuleux et plutôt économe. Il est rare, quand il reçoit de l'argent, qu'il s'empresse de le dépenser intégralement aussitôt, en achetant n'importe quel objet plus ou moins inutile, comme je l'ai souvent vu faire ailleurs. Il sait parfaitement ce qu'il désire quand il se rend dans un comptoir, mais prudent et très méfiant, restera des heures entières dans la boutique, faisant semblant d'hésiter et marchandant beaucoup avant de se décider.

Dans l'ensemble, tous ces indigènes ne m'ont pas produit l'impression d'avoir un tempérament très belliqueux. Le courage, en tout cas, n'est pas une de leurs vertus principales et ils lui préfèrent la ruse quand ils ont une querelle à régler avec leurs voisins.

La femme travaille beaucoup et se trouve exclue de certaines cérémonies, mais elle n'est cependant pas maltraitée et jouit même, dans bien des cas, d'une certaine autorité. L'affection que témoignent les parents pour leurs enfants, celle des hommes tout spécialement, m'a toujours vivement frappé.

La population autochtone des Nouvelles-Hébrides, très peu nombreuse, est inférieure à 40.000 habitants et diminue rapidement. Le chiffre se rap-

prochant actuellement le plus de la réalité paraît être celui de 39.000 habitants. La population était, sans aucun doute, beaucoup plus considérable autrefois, comme en témoignent les vestiges d'an-

un fait est certain, c'est qu'il s'est précipité depuis lors, c'est-à-dire depuis une centaine d'années.

Pour expliquer cette dépopulation, on invoque parfois le manque d'hygiène

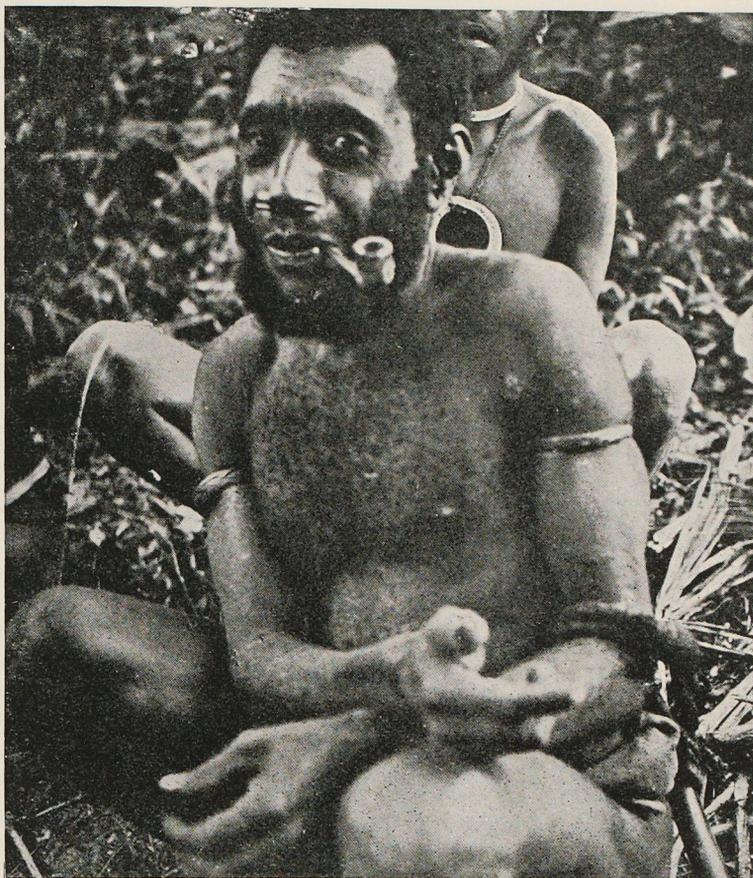


FIG. 3. — Indigène du centre de Malekula (Vallée de la Pangkumu).

ciens villages que l'on peut observer un peu partout. Ce dépeuplement n'est pas un fait particulier à l'archipel. Sauf de rares exceptions, il est général dans toute l'Océanie et ses causes sont nombreuses et complexes. Il est difficile de dire si, comme l'admettent certains auteurs, ce phénomène a débuté avant l'arrivée des premiers Européens. En ce qui concerne les Nouvelles-Hébrides,

des indigènes, argument de peu de valeur, car il en a toujours été ainsi par le passé. On ne saurait incriminer non plus les guerres et l'anthropophagie qui ont toujours été, plus fréquentes même autrefois que maintenant et qui, somme toute, ne font qu'un très petit nombre de victimes. L'alcoolisme, introduit par les Blancs, est souvent accusé aussi, mais il ne faut pas exagérer ses méfaits,

d'autant plus que les populations de l'intérieur, ayant peu de contact avec les Européens, ne font guère usage d'alcool et disparaissent cependant tout aussi vite. De toutes façons, il est maintenant interdit, en principe du moins, de vendre le moindre alcool aux indigènes.

La traite des Canaques a eu certainement un rôle important dans le dépeuplement de ces îles. Entre 1860 et 1890 de véritables rafles furent en effet effectuées par les recruteurs afin de procurer aux exploitations agricoles du Queensland, des Fidji, de Nouvelle-Calédonie et même de contrées beaucoup plus lointaines, la main-d'œuvre nécessaire.

Les Européens, en colonisant ces îles, y ont introduit diverses maladies, telles que la grippe, la rougeole, la dysenterie et la tuberculose, qui déciment périodiquement la population. En visitant les mêmes régions à un an d'intervalle, j'ai été frappé de voir, dans certains villages, combien grand était le nombre des indigènes morts entre temps. L'une des conséquences les plus regrettables de notre civilisation vis-à-vis de ces peuplades primitives a été l'usage du vêtement. Dans ces îles au climat chaud, humide et pluvieux, les Canaques, avant notre arrivée, vivaient nus ou presque et ne s'en portaient pas plus mal, bien au contraire. La pluie notamment, en glissant sur leur peau huileuse, ne les mouillait guère. Les missionnaires ont obligé les insulaires soumis à leur influence à se vêtir et à rester habillés en toutes circonstances, mesure fort agréable aux commerçants qui se sont empressés de leur vendre des tissus et des costumes européens. Les défroques crasseuses dont sont maintenant affublés nombre de Canaques, ne les rendent pas seulement grotesques, elles sont surtout parfaitement anti-hygiéniques. Conservant leurs vêtements sous la pluie, pour traverser une rivière, aller

à la pêche, pour se baigner même, ils ne les font pas sécher ensuite et malgré la douceur de la température se refroidissent facilement dès que souffle la moindre brise. Comme ils sont déjà très sensibles des bronches, le nombre de ceux qui sont ensuite victimes de pneumonies est considérable.

La faculté, vraiment étonnante, qu'ont les Canaques de se laisser en quelque sorte mourir par autosuggestion, l'avortement aussi, coutume fort répandue actuellement, dont les causes et les méthodes seraient intéressantes à étudier, accélèrent, dans une certaine mesure, leur disparition.

La répartition de la population présente de curieuse modalités. En général, les grandes îles sont proportionnellement les moins peuplées. Les plus favorisées ont de 3.000 à 8.000 habitants (Malekula), mais d'autres, celles précisément où les colons et les missionnaires se sont installés en premier lieu, comme Aneitium, Eromanga, Efate, Epi et Vanua Lava, en ont quelques centaines à peine. A peu près partout, le nombre des femmes est nettement inférieur à celui des hommes et la proportion des enfants est très réduite. L'exemple d'Eromanga et d'Aneitium est à cet égard particulièrement significatif; dans quelques décades, très probablement, ces deux îles seront vides de toute humanité.

Les Néo-Hébridais sont avant tout des terriens et tournent la plupart le dos à la mer. L'intérieur des îles semblent avoir été jadis beaucoup plus peuplé que la périphérie. Les populations montagnardes continuent à dominer à Santo, Malekula, Ambrym, Pentecôte et Tanna, dont les habitants demeurent très primitifs. Ailleurs, les indigènes ont déserté progressivement l'intérieur du pays, qui est maintenant absolument vide dans bien des cas, et se sont groupés le long du littoral, où ils changent ra-



FIG. 4. — Canaques d'Ambrym portant le namba et la ceinture d'écorce.

pidement au contact des navires de passage et des Européens établis à proximité de leurs villages, renonçant à leurs usages et à leurs traditions.

On trouve, à proximité des côtes inhabitées de quelques grandes îles, de petits îlots qui eux sont relativement très peuplés. Laman, en face d'Épi, Mele, Fila et Erakor, en bordure d'Efate, en sont des exemples. Les indigènes ont cherché ici, semble-t-il, à fuir surtout la grande terre très impaludée et malsaine, où ils se rendent simplement pendant la journée pour aller à leurs cultures. Dans le cas des îlots entourant l'île Malekula, tels que Tomman, Uri, Rano, Wala, Atchin et Vao,

les Canaques, qui habitaient autrefois la côte voisine, les ont choisis dans un but de sécurité, afin de se mettre à l'abri des incursions des Bushmen de l'intérieur.

La civilisation des insulaires néo-hébridais est certainement moins rudimentaire qu'on ne le croit habituellement. Ces indigènes ont, comme ceux de toutes les sociétés mélanésiennes, une organisation sociale très complexe qui nous est encore assez imparfaitement connue et leur culture matérielle est extrêmement intéressante à étudier. Ils ont ignoré, comme tous les Océaniens, l'emploi des métaux, mais ont su admirablement tirer parti des ressources végétales

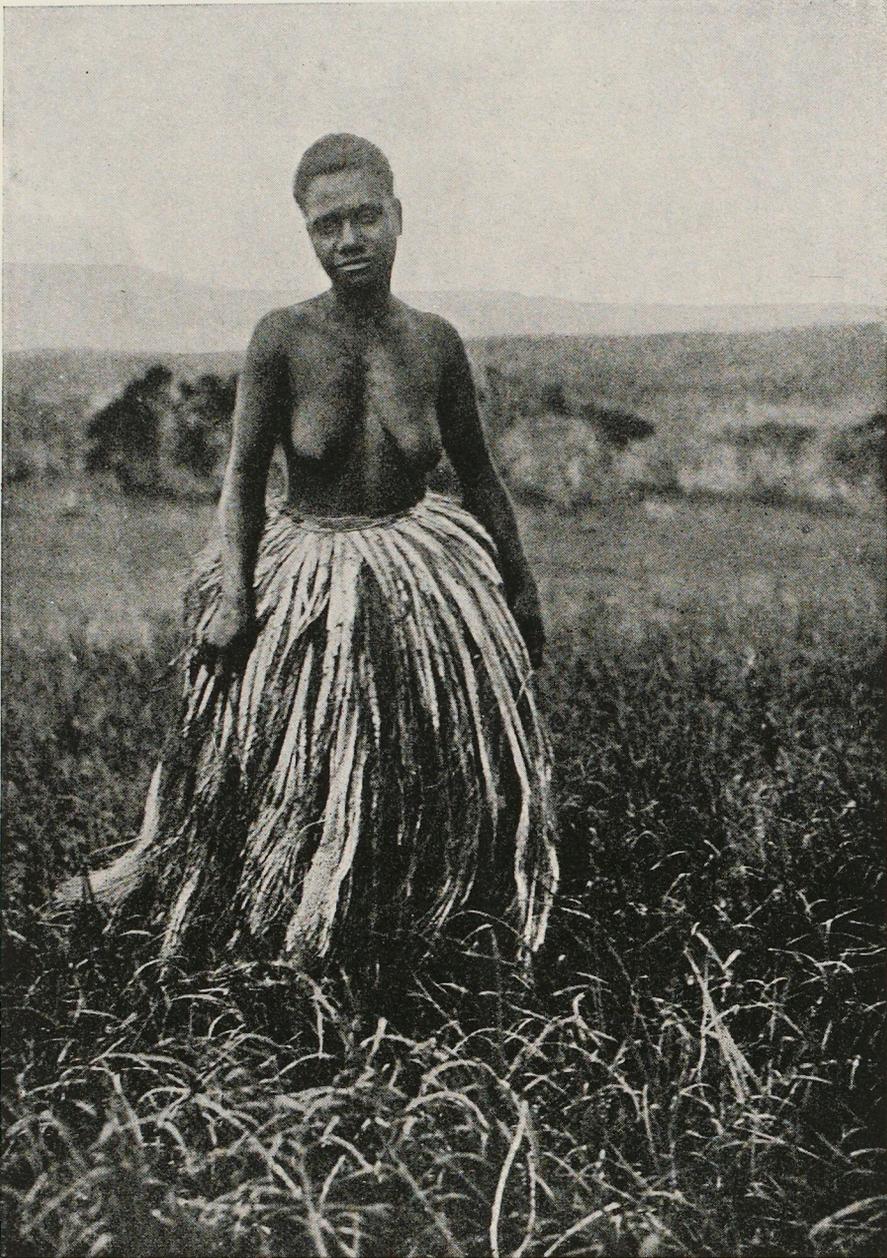


FIG. 5. — Femme de l'île Eromanga, vêtue du nomplat, jupe en feuilles de Pandanus.

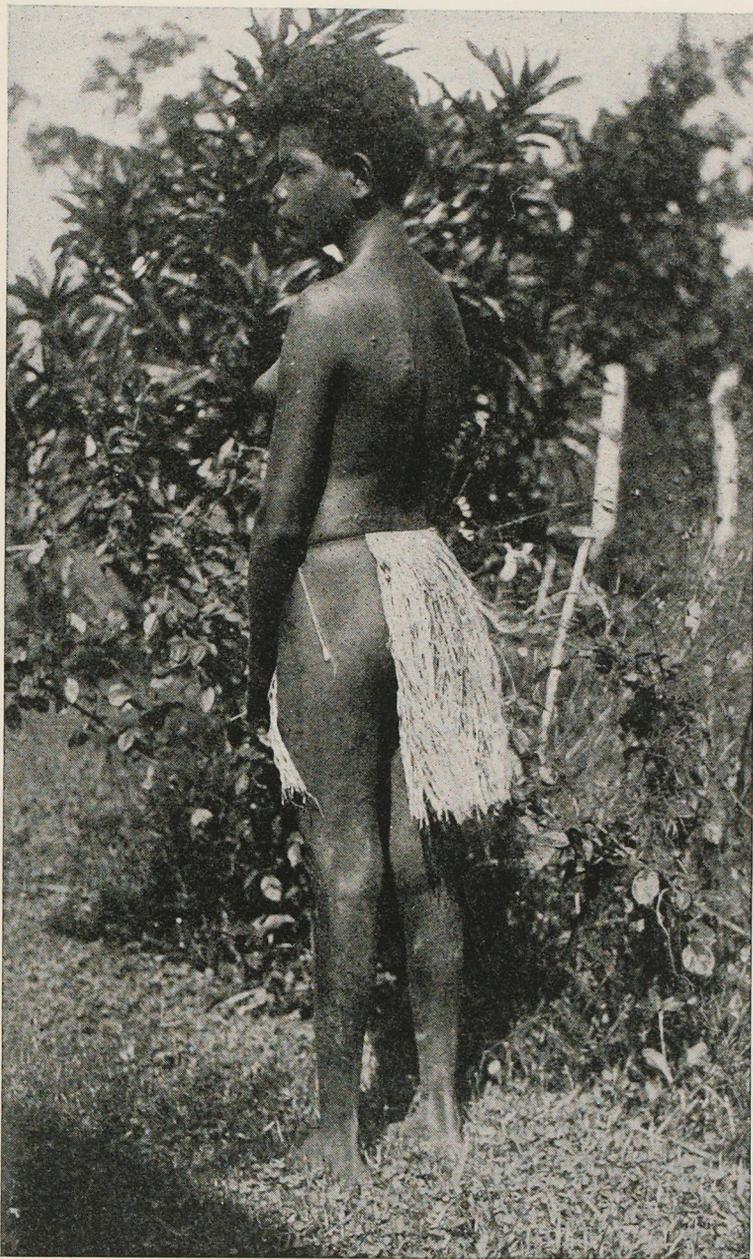


FIG. 6. — Jeune fille de Tanna portant un petit tablier en fibres.

très variées que la nature a mis à leur disposition.

Chaque île de l'archipel a, non seulement au point de vue physique, sa physiologie propre, mais possède également une individualité bien marquée dans les différents domaines ethnique,

tance, entre des populations voisines, comme d'Aoba à Maevo et au nord de Pentecôte, de Malekula à Ambrym et au sud de Pentecôte, d'Efate à Tongoa, pour ne citer que ces quelques exemples. Le plus souvent, autrefois, l'existence de l'indigène des montagnes s'écoulait dans



FIG. 7. — Village dans les montagnes d'Ambrym.
Les cases sont en bambou et en feuilles de cocotier.

linguistique et culturel. Ceci tient au fait que tous ces insulaires n'ont jamais fait partie d'un état, mais ont évolué en petits groupements séparés, le plus souvent hostile les uns aux autres.

Les Canaques, avec leurs légères pirogues à balancier, inférieures à celles des Polynésiens, sont de piètres navigateurs ; aussi les relations d'îles à îles étaient-elles peu fréquentes. Elles ont existé cependant et ont permis certains échanges commerciaux, de faible impor-

un rayon extrêmement restreint, d'une quinzaine de kilomètres tout au plus, dans bien des cas. Il en est encore assez fréquemment ainsi de nos jours, exception faite pour ceux qui viennent recruter les colons afin de travailler sur leurs plantations et j'ai maintes fois constaté, lorsqu'il arrivait à un indigène m'accompagnant, de s'écarter quelque peu de son village, sans quitter son île bien entendu, de se trouver complètement dépaysé et désorienté, dans l'incapa-



FIG. 8. — Un gamal ou maison commune réservée aux hommes à Laldaa (Ile Pentecôte).
Tout autour sont plantés de grands Cycas.

cité presque de comprendre la langue de ses voisins, exactement comme s'il était transplanté à des centaines de kilomètres de chez lui.

Les agglomérations indigènes ne sont jamais bien importantes. Ce sont toujours de simples villages, fort petits parfois et réunissant simplement quelques cases. Celles-ci, disposées sans ordre apparent, peuvent être assez rapprochées. Le village canaque cependant est souvent dispersé et comprend alors un certain nombre de petits groupes d'habitations, même des cases isolées, assez distants les uns des autres. L'ensemble

de l'agglomération porte un nom, mais chaque point habité possède en outre une appellation propre.

Il y a dans les montagnes de Santo des villages jusqu'à près de mille mètres d'altitude, mais partout ailleurs je n'en ai pour ainsi dire jamais rencontré au-dessus de 600 m. et le plus souvent ils se tiennent même assez au-dessous de cette limite, sans doute en raison du manque d'eau, les sources, les torrents et les cours d'eau permanents faisant défaut sur les hauteurs et aussi à cause du climat, nettement plus frais dans les montagnes et moins favorable aux cul-

tures tropicales, en particulier à celle du cocotier, si précieux aux indigènes.

Les villages du littoral, peu visibles du large, car ils sont généralement enfouis dans la verdure, sont situés sur la plate-forme côtière, plus ou moins étroite et souvent interrompue, qui s'étend autour de la plupart des îles, à l'exception des très récentes, telles qu'Ambrym et Aoba. Les villages de l'intérieur sont adossés au flanc de la montagne ou occupent un éperon entouré de ravins et facile à défendre. A Nguna, petite île très pittoresque au Nord d'Efate, les agglomérations étaient autrefois protégées par d'énormes murs en blocs de lave. Ils forment un système de défense extrêmement compliqué et leur construction a dû demander un travail considérable, étant donné les dimensions des blocs employés. On trouve, chez les Big Nambas du Nord-Ouest de Malekula, des villages protégés par des palissades de bambou, dont les ruelles sont disposées en labyrinthe, afin qu'un ennemi, s'il parvient à y pénétrer, ne puisse s'en échapper.

Dans un grand nombre de régions, les villages et les cases isolées sont entourés d'un petit mur, fait de blocs de lave ou de corail, quelquefois aussi de pieux juxtaposés, peu élevé, simplement destiné à empêcher les cochons domestiques de s'enfuir dans la brousse. Ces murs de pierre, plus ou moins bien conservés, permettent de retrouver facilement l'emplacement des lieux qui furent habités.

Le type de la case varie considérablement à travers l'archipel, mais elle est toujours de forme rectangulaire ou oblongue, jamais conique comme en Nouvelle-Calédonie. On en voit de très sommaires, minuscules et fort basses, notamment dans certaines régions de Pentecôte, d'Ambrym et de Malekula, et d'autres, immenses et spacieuses, telles certaines constructions de Vanua

Lava, d'Aoba, d'Efate et d'Eromanga, qui dénotent une réelle ingéniosité de la part de ceux qui les ont construites. La case sur pilotis est inconnue aux Nouvelles-Hébrides, du moins en tant qu'habitation, car dans beaucoup de villages de Santo et de Malekula on trouve de petits abris surélevés, servant de greniers à provision. Aux îles Banks toutefois, à Vanua Lava en particulier, j'ai eu l'occasion de visiter de très belles cases construites, comme il arrive fréquemment en Polynésie, sur une plate-forme de pierre, d'une hauteur de 50 centimètres en moyenne et qui déborde tout autour de la maison.

La plupart des cases ont une seule issue, ouverte, en règle générale, sur l'un des petits côtés. A Efate, Nguna et dans les autres petites îles du voisinage pourtant, la porte est pratiquée dans l'une des faces principales. Habituellement, l'ouverture est assez basse et sa hauteur se trouve encore réduite par un seuil relativement élevé destiné à en interdire l'accès aux cochons, fort nombreux dans tous les villages, où des abris spéciaux leur sont généralement installés.

La véritable case indigène n'a pas de fenêtre et quand on en rencontre, surtout dans les villages côtiers, on peut être certain qu'il s'agit d'une influence européenne, reconnaissable d'ailleurs à d'autres détails, tels que leur forme et la nature des matériaux employés. J'ai relevé une seule exception à cette règle, dans quelques villages du Sud-Est de Pentecôte, où les cases, munies à l'entrée d'un curieux vestibule où l'on entrepose le bois, possèdent de chaque côté de la toiture un petit panneau mobile, que l'on peut faire glisser du dedans et servant plus, semble-t-il, à aérer l'intérieur très enfumé qu'à l'éclairer.

Les Canaques semi-civilisés du littoral utilisent de plus en plus, pour construire leur demeure, des planches provenant de vieilles caisses et des tôles

usagées. Indépendamment du pittoresque, qui ne gagne rien à cette transformation, on peut déplorer de voir substituer à des cases souvent très esthétiques, en matériaux du pays, solides et parfaitement adaptées au climat, des cabanes disgracieuses, que le moindre rayon de soleil transforme en de véri-

mier d'ivoire, à peu près imputrescibles et qui ont l'avantage de durer de longues années. Aux îles Banks, les troncs des fougères arborescentes, débités en planche, sont utilisés pour faire les côtés des cases. On les sculpte également et ils servent alors à décorer la façade.

Il y a lieu de distinguer de la case



FIG. 9. — Big Namba du Nord-Ouest de Malekula, devant un grenier à ignames, construit sur pilotis.

tables fournaises et menacées d'être renversées au premier cyclone.

Dans les îles du Sud, la case est en général entièrement faite à l'aide de grands roseaux. Bien souvent les côtés latéraux sont absents et la toiture descend jusqu'à terre. Dans le centre du groupe, spécialement à Santo et Ambrym, on utilise de préférence le bambou, les tiges étant disposées tantôt horizontalement et superposées, tantôt plantées verticalement. Dans ce cas, la toiture est en feuille de cocotier ou, s'il en existe aux alentours, en feuilles de pal-

ordinaire, appelée *iuma*, *iomo* ou *niuma* à Epi, *ual* ou *im* à Pentecôte, *im* également à Ambrym, *nimo* à Eromanga, la maison commune, dont les dimensions sont en général beaucoup plus importantes et qui est exclusivement réservée aux hommes. C'est le *siman lo* d'Eromanga et le *gamal* des autres îles, qui marque réellement le centre du village. A l'inverse des simples cases, la maison commune, de forme extrêmement allongée parfois, en particulier à Santo et Pentecôte, possède souvent une issue à chacune de ses extrémités.



FIG. 10. — Groupe d'indigènes revenant de leurs plantations et de la chasse au cochon sauvage, sur la plage de Ranon (Ile Ambrym).

On reproche souvent aux Canaques leur paresse, mais il suffit d'aller visiter leurs plantations, car ce sont avant tout des agriculteurs, pour se rendre compte du travail considérable qu'ils fournissent pour établir et entretenir leurs jardins, parfois très éloignés des lieux qu'ils habitent. Je ne reviendrai pas ici sur leurs méthodes de culture, décrites dans ma précédente étude et qui leur permet d'obtenir une grande diversité de plantes comestibles. En dehors de leurs plantations, ces indigènes pratiquent également la cueillette dans la brousse, où ils se procurent encore diverses plantes alimentaires, des fruits sauvages, plusieurs espèces d'amandes, sans négliger non plus la récolte des champignons et de certaines fougères. On aurait cependant tort de croire que tous les arbres utiles de la forêt viennent au hasard et à l'état sauvage. Un grand nombre ont

été plantés intentionnellement et ont un propriétaire, quelquefois plusieurs même, chacun d'entre eux possédant une de ses branches.

Si ces insulaires ont une alimentation surtout végétale, ils ne négligent pourtant pas la chasse ni la pêche. Celle-ci, étant donné la pauvreté de la faune, se réduit, il est vrai, à peu de chose. Outre les cochons sauvages qu'ils capturent à l'aide de leurs chiens très nombreux, elle leur procure des roussettes et diverses espèces d'oiseaux. La pêche sur les récifs est plus fréquente que celle en mer libre. Même dans ce cas, ils s'écartent peu du rivage. La sagaïe, maniée avec une grande adresse, est leur instrument de pêche préféré, surtout pour attraper les tortues dont ils recherchent également les œufs soigneusement enfouis dans le sable. Ils se servent aussi d'arcs et de flèches, munies de trois pointes,

qui possèdent une grande force de pénétration. Des filets, fort bien faits, sont parfois utilisés. A Pentecôte, un tabou exige que ce soit uniquement les hommes qui les préparent. Les femmes participent aussi à la pêche et récoltent le long de la plage et dans les anfractuosités des récifs coralliens une grande diversité de coquillages, depuis les mollusques les plus délicats jusqu'à d'énormes bécotiers dont on fait de grandes consommations à Aneitium. Elles ramassent également des oursins et toutes sortes de crustacés. Pour capturer ces délicieuses crevettes de rivières que sont les Palémons, les hommes les tirent à l'arc, avec une adresse rare, à moins qu'ils n'aménagent dans les torrents de

savants barrages ou encore qu'ils en détournent momentanément le cours, pour les ramasser alors à pleines mains.

Ils mangent aussi, à l'occasion, certaines catégories d'Insectes, en particulier les Phasmes, les Criquets, les Vers de bancoul qui sont des larves de Cérambidés.

C'est aux femmes qu'incombe le plus souvent le soin de préparer les aliments et elles le font avec beaucoup de soin. La cuisson se fait habituellement au four canaque, assemblage de galets volcaniques, que l'on est obligé, en certaines régions et sur les petites îles coralliennes, d'aller chercher fort loin, chauffés au moyen d'un grand feu de bois. Une fois les cendres retirées, les ali-



FIG. 11. — Dispositif adopté dans les villages d'Ambrym pour suspendre et conserver les ignames, d'une récolte à l'autre.

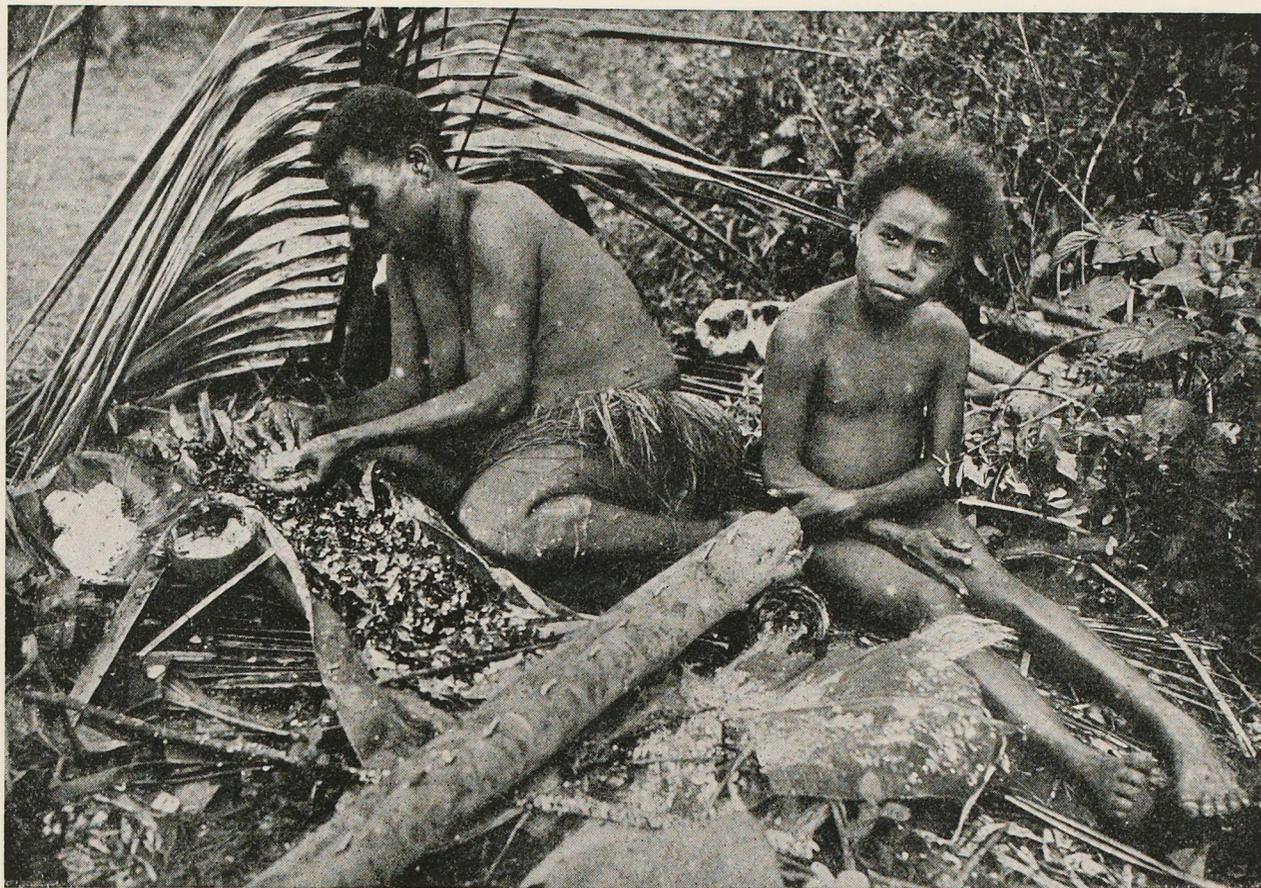


FIG. 12. — Préparation des aliments à Sekam (Ile Tanna). Les ignames, les fougères comestibles et le lait de coco sont enveloppés dans de grandes écorces qui sont ensuite cousues et placées sur des pierres chaudes.



FIG. 13. — Préparation de la cuisine dans un village du centre de Malekula.
Dans le fond, à gauche, des bambous servant au transport de l'eau et des inflorescences de roseaux qui se mangent comme des asperges.

ments, préalablement enveloppés dans de larges feuilles, et formant des paquets bien clos, sont posés sur les pierres chaudes et recouverts ensuite de terre ou de feuilles, cousues entre elles, de manière à conserver la chaleur. Ils cuisent ainsi à l'étouffée, plusieurs heures durant. J'ai toujours admiré la façon dont les femmes savent ouvrir leur four au moment voulu, bien que ce procédé ne permette pas de surveiller la cuisson qui ne laisse jamais à désirer.

Le plat canaque le plus habituel, le *lap-lap*, est une purée de banane, d'igname ou de taro, accompagnée de verdure et relevée de lait de coco et de petits piments, avec de la viande ou du poisson le cas échéant. Il se mange chaud, le soir, au moment du principal repas de la journée et froid, le lendemain matin, avant de partir à la chasse ou au travail des plantations. Pendant le reste de la journée, les Canaques sont constamment à grignoter quelque chose : des amandes, une igname, un taro, un morceau de fruit d'arbre à pain ou un épi de maïs grillés sur la braise. Ils ont un procédé très pratique pour conserver la viande pendant plusieurs jours et qui consiste à empiler celle-ci, une fois cuite, à l'intérieur d'un morceau de bambou que l'on fait ensuite réchauffer de temps à autre en le plaçant à proximité du feu. Dans certaines îles, comme à Tongoa, ils préparent un étrange fromage, d'une odeur épouvantable, en faisant fermenter pendant assez longtemps dans le sol le fruit de l'arbre à pain. S'ils ont un liquide à faire chauffer, comme ils n'ont en général pas d'autres récipients que des tiges de bambou dont les cloisons intérieures ont été enlevées, ou des coques de noix de coco, ils y placent un ou plusieurs petits cailloux brûlants, sur lesquels est versé le liquide, en général du lait de coco, obtenu en râpant, puis en pressant l'amande de la noix.

Le problème de l'eau est parfois assez délicat, les pluies étant aussitôt absorbées par le sol. Elles réapparaissent sous forme de sources, dans bien des cas seulement au niveau de la mer, dans la zone de balancement des marées et ne sont accessibles qu'au moment de la basse mer. C'est là que les femmes, venant souvent de fort loin, se procurent l'eau indispensable. Elles en profitent pour rapporter en même temps au village quelques bambous d'eau de mer, qui remplace ici le sel pour assaisonner les aliments. L'eau des sources du rivage, très buvable, est cependant légèrement saumâtre et les indigènes, qui y sont accoutumés, la préfèrent à l'eau de citerne que boivent les colons, trop fade à leur goût. Quand ils se trouvent à bord des cotres où l'on n'en utilise pas d'autre, ils prennent toujours la précaution de lui ajouter un peu d'eau de mer pour en relever le goût.

Les cases canaques ont un mobilier fort sommaire. Comme les indigènes ont l'habitude de se tenir accroupis à même le sol, les sièges font à peu près complètement défaut, sauf dans certaines maisons communes. Ordinairement ce sont simplement des troncs d'arbres qui en tiennent lieu. A Aoba cependant, dans un village au-dessus de Lombaha, j'ai vu à l'intérieur de l'une d'elles des vertèbres de baleine, d'une très belle patine, servir de sièges, et à Emua, dans le Nord d'Éfate, des prismes de basalte, également très usés.

Le sol de l'habitation est en terre battue, sur laquelle sont étendues des nattes en fibres de Pandanus, très finement tressées et parfois joliment décorées, où l'on se couche pour dormir. Il n'est pas rare pourtant de trouver dans bien des régions une ébauche de lit, qui consiste en un cadre de bois, monté sur quelques piquets, afin d'être isolé du sol et sur lequel sont disposés des bambous écrasés recouverts de nattes.

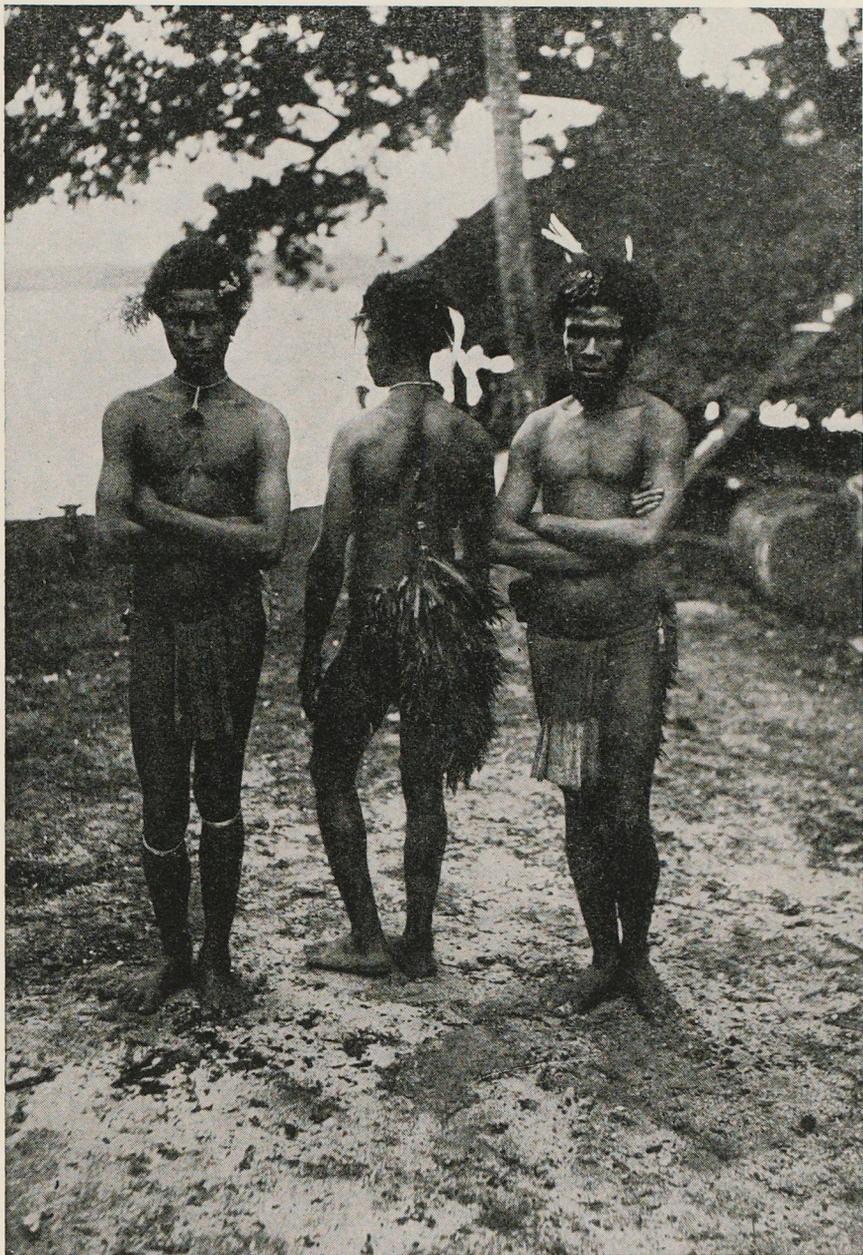


FIG. 14. — Indigènes Sakau du Nord-Ouest de l'île Santo.

Le matériel de cuisine est représenté principalement par de grands plats en bois, dont le modèle varie à l'infini. Ils servent à préparer et à manger le *lap-lap*. Ces plats sont souvent remarquablement sculptés et représentent fréquemment une tortue stylisée. Des plats d'un autre type, plus creux, des coupes et des bols, ordinairement faits à l'aide d'une demi-noix de coco et placés sur un support en fougère arborescente, afin qu'ils ne se renversent pas, sont employés pour préparer et boire le kava, préparé à l'aide de la racine du *Pipper methysticum*. Cette boisson, si répandue dans toute la Polynésie occidentale, a pénétré jusqu'aux Nouvelles-Hébrides où elle est le privilège exclusif des hommes. Il s'agit d'un breuvage légèrement stupéfiant, assez inoffensif quand il est pris en quantité raisonnable, mais qui produit, dans le cas contraire, un effet narcotique. Dans certaines îles (Tanna, Epi), les indigènes, pour l'obtenir, mâchent simplement la racine du Kava. Ailleurs (Pentecôte, Ambrym), ils l'écrasent à l'aide d'un morceau de corail et filtrent ensuite le liquide obtenu, après l'avoir additionné d'eau, à travers le tissu feutré qui enveloppe les jeunes feuilles du Cocotier.

Les insulaires de Santo ont de grands pilons très décoratifs pour écraser le fruit de l'arbre à pain, de curieuses cuillers dentées, taillées dans une coque de coco ; ceux d'Ambrym se servent de battoirs en bambou et de spatules en os. Les différents types de râpes employées sont d'une grande originalité. On en voit faites de coquillages, d'autres, avec des nervures rugueuses de palmier, des tiges de roseaux réunies par une cordelette en fibres de coco. Santo est la seule île où l'on fasse actuellement usage de poteries et encore celles-ci sont-elles uniquement fabriquées dans deux villages de la côte ouest. Cette

industrie devait être auparavant très répandue dans tout l'archipel, si j'en juge d'après les vestiges retrouvés un peu partout, mais certainement très anciens car les indigènes ignorent tout de leur origine.

Dans toutes les cases sont suspendus de nombreux paniers, dont la forme varie énormément d'une région à l'autre. On en trouve de toutes dimensions, depuis de minuscules, qui se portent attachés à la ceinture et font office de poches, et d'autres, beaucoup plus grossiers, en feuilles de cocotier nattées, servant au transport des noix. Ces paniers permettent de conserver les provisions, des plantes médicinales, des terres comestibles, consommées principalement dans les montagnes de l'île Pentecôte. Il s'agit d'argiles très pures ou de tufs volcaniques d'une grande finesse, dont on mange, de temps à autre, de menus fragments pour se mieux porter. On y trouve également des écheveaux de fibres de pandanus ou d'autres plantes textiles destinés à la confection des nattes et enfin une multitude d'objets hétéroclites. Le Canaque, très soigneux, conserve précieusement tout ce qu'il trouve, susceptible de lui servir une fois ou l'autre. Les morceaux de verre, remplaçant les éclats de bambou tranchant, lui serviront à se faire de fines incisions sur les arcades sourcilières afin de chasser les migraines, les vieux boutons feront des colliers pour les femmes, des vis rouillées conviendront parfaitement comme pointes de flèches.

On distingue encore, dans la pénombre des cases, des tas de bois pour entretenir le feu dont la flamme vacillante éclaire l'intérieur le soir et dont la fumée écarte les moustiques. En cherchant bien, dans les recoins, on trouvera des herminettes à lame de fer, celles en coquillage devenant, de plus en plus rares, pour façonner les mon-



FIG. 15. — Indigènes de l'île Pentecôte en train d'emmancher des herminettes.

tants des cases, sculpter les grandes statues ornant certaines places de danse et creuser les pirogues dont les balanciers seront fixés à l'aide de cordes en fibres de cocotiers absolument imputrescibles et dont la fabrication exige un long travail. On trouvera encore des sagaies, des arcs, dont la corde est en écorce de banian, des flèches de différents modèles, destinées, suivant les cas, à abattre des roussettes, des oiseaux ou à prendre des poissons. On peut découvrir aussi des flèches empoisonnées, terminées pas un os humain très acéré, ou, comme à Eromanga, par une brindille provenant d'un tronc de

fougère arborescente et tout aussi dure, dont on ne se sert plus guère aujourd'hui. Il en est de même du reste des casse-têtes, dont il n'existe pas moins d'une cinquantaine de types différents dans l'ensemble de l'archipel. L'extrémité par laquelle on les tient est parfois entourée de cheveux humains afin de ne pas glisser dans la main. Ces casse-têtes, que les Canaques portaient ordinairement accrochés à l'épaule par un lien solide en écorce de burao, tendent à devenir de plus en plus des armes d'apparat, remplacés maintenant par des fusils dont chaque indigène est armé. Ces armes à feu, en général assez

archaïques, sont moins dangereuses entre leurs mains que ne l'étaient jadis leurs propres armes, mais ils sont très fiers de les posséder et dans certaines îles, ne les quittent jamais, le chien étant toujours levé et le coup prêt à partir.

Même parmi les populations les plus farouches de Santo, d'Ambrym et de Malekula, je n'ai jamais vu un indigène m'interdire une fois l'entrée de sa case et s'opposer à ce que je l'explore en détail, dans l'espoir d'y découvrir un objet intéressant du point de vue ethnographique. Bien souvent les Canaques m'ont cédé ou échangé sans difficulté de fort belles pièces, d'anciens masques, de grandes statues, des pierres sculptées datant de plusieurs générations, mais ont refusé de me vendre des objets courants, dépourvus de valeur, tels que des paniers représentant à leurs yeux un travail beaucoup plus considérable que les œuvres d'art héritées de leurs ancêtres. Lorsqu'on visite une case, le dessous de la toiture est un endroit qu'il convient d'examiner attentivement car on peut y trouver, piqués ou suspendus, une foule d'objets intéressants, tels que des pierres à sortilèges, de petits bambous remplis de couleurs minérales dont on s'enduit le corps les jours de cérémonie, des instruments de musique et plus spécialement des flûtes en roseau de divers modèles, fort belles à Ambrym et Paama, où elles sont ornées de motifs pyrogravés à l'aide d'un fragment de coque de coco en ignition.

Sauf chez certaines populations un peu évoluées de la côte, le vêtement se réduit à fort peu de chose. A Malekula et dans les îles adjacentes, il est représenté par le *namba*, natte minuscule, d'une finesse extrême, ornée de bandes rouges transversales et se terminant par des franges plus ou moins longues. Ce *namba*, enroulé, sert d'étui pénien. A Malekula, les indigènes se divisent en

Big Nambas et *Small Nambas* suivant la longueur des franges qui terminent cette natte. Il peut arriver qu'elle soit remplacée par une simple feuille. Une large ceinture d'écorce rigide, enroulée autour des reins, maintient le *namba*. A vrai dire, elle joue moins un rôle vestimentaire que de protection. Haute de 15 à 20 centimètres, elle l'était encore davantage à l'origine et garantissait ainsi une partie du corps des coups de flèche et de sagaie, mais elle a perdu de son utilité depuis l'emploi des armes à feu.

Dans les îles du Nord, à partir d'Aoba, le vêtement masculin n'est plus le *namba*, mais une natte plus grande, très allongée, décorée de dessins rougeâtres, le *bari-bari*, qui tend malheureusement à être remplacé par un simple morceau de tissu. Cette natte, passée entre les jambes, maintenue à la taille par une étroite ceinture, retombe devant et derrière à la manière d'un petit tablier.

Les femmes, pratiquement nues chez les Sakaù de Santo, portent ailleurs, dans tout le Nord du groupe, une simple natte enroulée autour des reins. A Pentecôte, où elles les confectionnent avec habileté et les ornent de dessins carminés à l'aide d'une teinture végétale indélébile, ces nattes prennent le nom de *tchip*. Elles ne servent du reste pas seulement à se vêtir, mais sont également un signe de richesse et ont une valeur d'échange, de même qu'à Aoba, tandis qu'en d'autres îles, aux Banks en particulier, la monnaie indigène est représentée par des colliers de coquillages ou plus exactement par de petits disques perforés, obtenus en usant patiemment la coquille de certains mollusques. Ces colliers tiennent lieu dans bien des cas de ceintures. Ailleurs, la natte que portent les femmes est remplacée par une jupe de fibres végétales de provenances diverses. On la porte très courte à Ambrym, plus longue à Tanna et

Aneitium et traînant à terre à Eroman-ga. Elle atteint en outre ici une épaisseur considérable la faisant ressembler à une véritable crinoline.

Les indigènes du littoral qui n'ont pas encore adopté le hideux costume européen, les rendant si grotesques, se drapent dans un *manu* ou *lava-lava*, large bande de cotonnade d'importation, enroulée autour de la taille et nouée parfois avec une certaine élégance.

Hommes et femmes ont un goût très vif pour la parure, qui n'atteint cepen-

dant pas ici l'importance qu'elle a en Nouvelle-Guinée. Le tatouage, sauf à Santo et Aoba, ne joue pas un rôle très considérable. Il est pratiqué à l'aide d'incisions, obtenues au moyen d'un bambou tranchant, ou de piqûres faites avec des épines d'oranger enduites de suie. La perforation nasale, pour y introduire un ornement en coquille de tridacne ou plus fréquemment un simple bâtonnet, se perd en dehors de Malekula. Nombreux sont par contre les indigènes qui continuent à se percer le lobe de l'oreille, pour y introduire des an-



FIG. 16. — Dispositif adopté pour obtenir les dessins qui décorent les nattes servant de vêtements et de monnaie à l'île Pentecôte.

neaux spiralés ou de longues aiguilles en écaille de tortue. La déformation crânienne est pratiquée seulement dans le Sud-Ouest de Malekula et à Tomman. On l'obtient en plaçant sur la tête des nouveau-nés et des enfants un petit panier qui lui façonne une forme très allongée. Ces paniers sont changés et remplacés par d'autres, de plus en plus grands, au fur et à mesure de la croissance. A Santo, de même qu'à Malekula, les femmes en âge de se marier trouvent élégant de se briser les deux incisives du haut.

Habituellement les femmes ont les cheveux coupés toujours très courts et n'accordent guère de soin à leur coiffure. Il n'en est pas de même des hommes qui sont très fiers de la leur pouvant être volumineuse. La chevelure en boule domine, dans laquelle sont piqués de grands peignes sculptés en bois dur ou en bambou et pyrogravés, des fleurs, des feuilles, des plumes d'oiseaux, de minces nervures de cocotier qui leur servent à se gratter. Dans les montagnes de Tanna, les Canaques portent les cheveux démesurément longs et nattés, chaque natte étant minutieusement enveloppées dans des fibres de pandanus. Toutes sont réunies derrière la tête et forment dans le dos un chignon fort original rappelant une perruque du xviii^e siècle. Une telle coiffure demande de longues journées de travail ; aussi, lorsqu'elle est terminée, la garde-t-on, sans y toucher, pendant une année entière et plus. Une coutume fréquente chez ces insulaires, consiste à enduire périodiquement leurs cheveux d'une bouillie faite d'un mélange d'eau de mer et de cendres ou de chaux, obtenue en calcinant des morceaux de corail. Elle a pour eux le double avantage de les blondir et de les débarrasser en même temps de leurs parasites. L'emploi de cette bouillie tend à être remplacé par celui de l'eau oxygénée facile

à se procurer dans les petites boutiques que la plupart des colons tiennent sur leur plantation.

Le port de la barbe est très répandu chez les Bushmen et contribue souvent à leur donner un aspect peu engageant.

Des coquillages, des dents de poisson, des canines de cochons recourbées et à Tanna, des morceaux de jade, polis et perforés, sont portés en colliers et en pendentifs. Les bracelets sont en écaille, en nacre, en bois, en noix de coco gravées à l'aide de dents de roussettes et en lianes tressées. Il est d'usage, dans certaines îles, à Ambrym en particulier, que les veuves portent, suspendus à leur cou, les bracelets, les pendentifs et les diverses parures de leur mari.

Il n'y a pas, dans l'archipel, de langue unique, mais une foule de dialectes ayant tous une origine malayo-polynésienne. Ils diffèrent sensiblement entre eux d'une île à l'autre et aussi à l'intérieur d'une même île. Les indigènes ont souvent du mal à se comprendre d'un versant à l'autre d'une montagne ou entre contrées voisines. En moyenne, on ne parle pas moins de quatre dialectes distincts sur chacune des îles principales, davantage parfois. Les Européens éprouveraient les plus grandes difficultés à converser avec les habitants du pays s'il n'existait une sorte d'espéranto très pratique, le « bichlamar » qui ne comporte guère qu'une cinquantaine de mots, anglais en majorité, avec quelques termes français et indigènes. Le pittoresque du bichlamar tient à la façon dont les mots sont prononcés par les Canaques qui ne peuvent articuler certaines consonnes, l'*x* par exemple, et qui transposent fidèlement leur syntaxe dans ce curieux langage, très suffisant d'ailleurs pour exprimer à peu près tout ce que l'on désire, en usant continuellement de périphrases. Le bichlamar, d'un usage courant par-

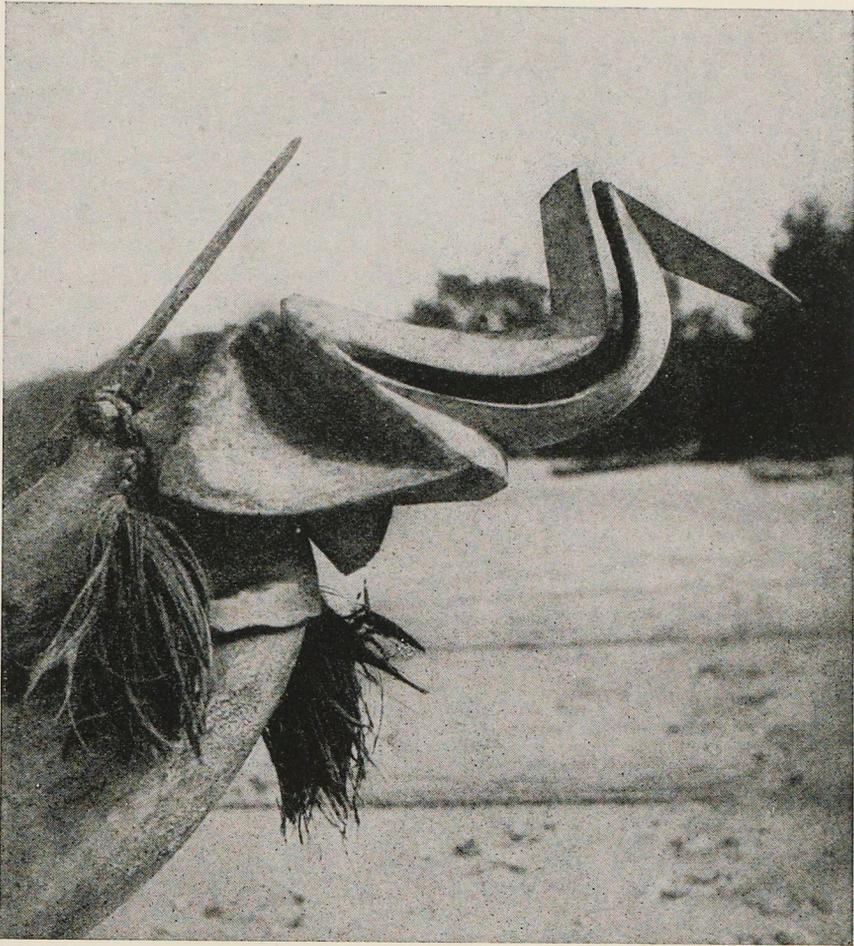


FIG. 17. — Un avant de pirogue représentant un oiseau stylisé. Ile Vao.

mi les populations côtières, l'est beaucoup moins parmi celles de l'intérieur.

Les Néo-Hébridais n'ont jamais été pacifiés et vivent, en bien des régions, dans un état d'indépendance absolue. Il leur arrive encore parfois de se faire la guerre entre eux dans certaines îles, ce qu'ils considèrent surtout comme un sport. De nombreux meurtres ont été commis envers des Européens, au début de la colonisation, qui ont contribué à propager la réputation de sauvagerie et de férocité de ces indigènes. La fâcheuse renommée dont ils jouissent, pour être très répandue, n'en est pas

moins quelque peu exagérée et les recruteurs peu scrupuleux qui enlevèrent à maintes reprises des Canaques par ruse, pratiques heureusement de plus en plus rares aujourd'hui, afin de les emmener travailler sur d'autres îles et même hors de l'archipel, ont été responsables, en fait, de bien des crimes commis. Ces raptS engendrèrent des représailles sanglantes de la part des Canaques qui, ne pouvant exercer leur vengeance sur les vrais coupables en fuis, s'en prirent au premier blanc venu. Dans l'ensemble, ces insulaires ne manifestent pas d'hostilité envers les

colons établis dans leur voisinage, à condition, bien entendu, que ceux-ci s'abstiennent de se mêler de leurs querelles, respectent leurs usages, leurs croyances et leurs nombreux tabous et n'empiètent pas sur leurs terres.

Si les guerres sont encore assez fréquentes dans quelques parties du pays, on aurait tort d'en exagérer l'importance. Il s'agit le plus souvent de vendettas qui se traduisent par une guerre d'embuscade peu meurtrière et ne faisant en somme qu'un petit nombre de victimes. Cet état de choses entretient cependant une certaine insécurité à l'intérieur des grandes îles, telles que Santo et Malekula. Le cannibalisme, encore pratiqué de temps à autre dans ces mêmes îles, l'est toujours dans un but rituel. Ce n'est pas semble-t-il pour la simple satisfaction de manger de la chair humaine qu'une telle coutume se perpétue, mais bien pour exercer à fond une vengeance et peut-être aussi pour s'approprier les vertus d'un ennemi tué lors d'un combat ou à la suite d'un meurtre. Les femmes ne participent jamais à ces festins, dont elles ne font jamais non plus les frais, leur corps étant considéré comme impur.

Les Néo-Hébridais ont une organisation sociale complexe, mais la notion de tribu ne semble jouer chez eux qu'un faible rôle, à l'inverse de ce qui a lieu chez beaucoup d'autres peuples primitifs. La séparation des sexes est très marquée. Ainsi jamais les hommes ne prennent leurs repas en compagnie des femmes, ne circulent avec elles, et ces dernières, dans certains cas, n'ont pas le droit d'emprunter les mêmes sentiers qu'eux. La polygamie est de règle, mais n'est pas très répandue en pratique, actuellement du moins, car le nombre des hommes est partout nettement supérieur à celui des femmes. Elle est le privilège des plus fortunés, car c'est le mari qui verse ici le prix de la dot à la fa-

mille de la femme qu'il désire, marché nécessitant toujours de longue négociations. Ces transactions se règlent en général au moyen de cochons à dents recourbées, animaux de grande valeur, auxquels on ajoute habituellement quelques cochons ordinaires.

Le cochon est un animal auquel le Canaque, sauf dans les îles du Sud, attache un prix tout particulier et qui joue dans la vie sociale et religieuse de ces populations un rôle d'une importance considérable. On en fait un élevage intensif. Les cochons représentent pour ces indigènes une véritable richesse et dans bien des cas même leur seule fortune. On s'en sert comme d'une véritable monnaie et le plus souvent, dans chaque village, c'est celui qui en possède le plus grand nombre qui bénéficie de plus de considération. L'élevage de ces animaux est néanmoins pratiqué essentiellement en vue de cérémonies au cours desquelles ils seront sacrifiés. A cet égard, ce sont surtout les cochons à dents recourbées ou *pocas* qui sont le plus estimés. Il ne s'agit nullement d'une race spéciale, comme on l'a cru jadis, mais simplement d'animaux domestiques, dont on parvient à faire pousser certaines dents d'une façon démesurée. De couleur noire en général, le museau très allongé, ils ne descendent pas d'animaux qui auraient été introduits par le capitaine Cook, comme certains l'ont prétendu, mais ont vraisemblablement une origine malaise et se trouvent dans l'archipel depuis une époque plus reculée.

Pour obtenir ces fameuses dents recourbées, les indigènes choisissent exclusivement de jeunes mâles, dont les canines de la mâchoire inférieure, celles qui normalement doivent leur servir de défenses, sont susceptibles d'atteindre un grand développement, en s'enroulant sur elles-mêmes, si l'on a



FIG. 18. — Un maki, statue sculptée dans un tronc de fougère arborescente. Ile Ambrym.

soin de briser les dents correspondantes du haut, afin qu'elles ne soit pas gênées dans leur croissance. On parvient ainsi à avoir des cochons dont les dents font un, deux et exceptionnellement trois tours complets. Il faut, pour arriver à ce résultat, beaucoup de temps et de soin et de la part de l'animal, une grosse somme de patience et de douleur. Il est en effet presque inévitable, lorsque les dents sont sur le point d'achever leur premier tour, que leur extrémité perfore la mâchoire, parfois aussi leur propre racine, quand

elles s'enroulent sur un même plan, formant alors un anneau parfait. L'animal, que la douleur rend naturellement furieux, est maintenu attaché des années entières jusqu'à ce que ses dents atteignent la longueur désirée. Ces cochons sont ordinairement placés sous de petits abris où ils se trouvent seuls ou à plusieurs, chacun d'eux étant attaché à un pieu par l'une des pattes de derrière. Il n'est pas rare non plus que leur propriétaire, pour en prendre davantage soin, ne les installe à l'intérieur de leur propre case. Si ces ani-

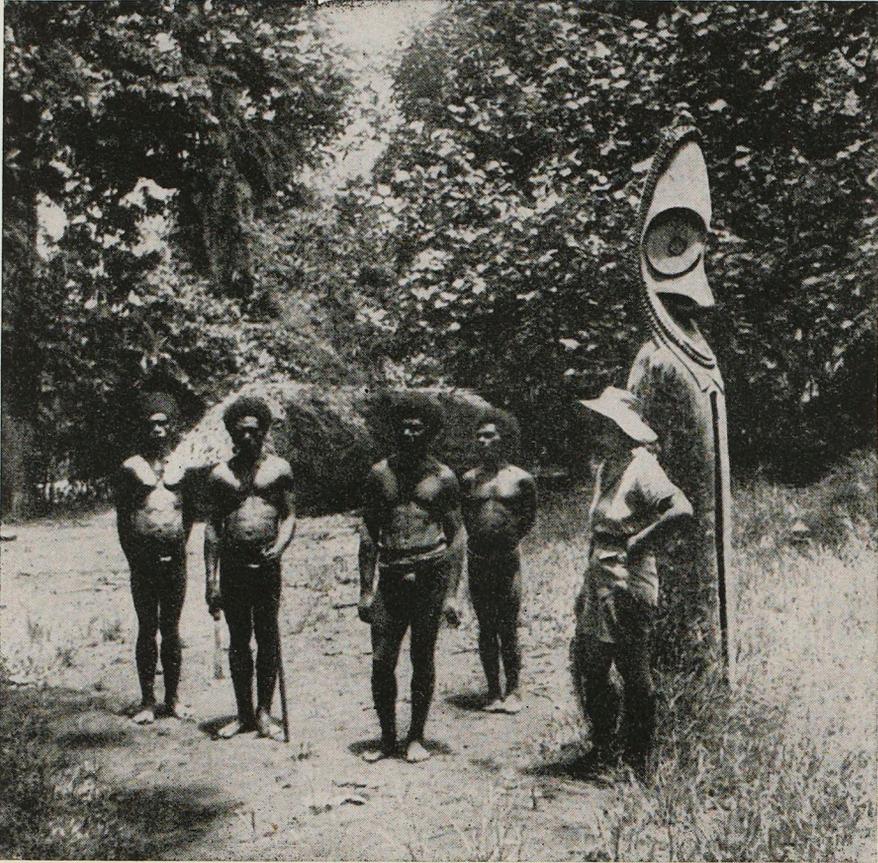


FIG. 19. — Tambour dressé sur une place de danse de l'île Ambrym.

maux étaient laissés en liberté, ils pourraient être dangereux et risqueraient en tous cas d'abîmer leurs précieuses dents, volontairement, ou en cherchant leur nourriture. Des femmes sont donc chargées de veiller sur eux et de les alimenter en leur donnant du manioc, des bananes, des taros et des noix de coco. Il arrive cependant un moment où le développement de leurs dents les rend à peu près incapables de manger tout seuls et il faut alors les nourrir à la main, en leur donnant des aliments réduits en bouillie. J'ai entendu dire, mais n'ai pas été témoin du fait, que dans certaines régions de Malekula, des chefs désignaient, pour l'entretien

exclusif de chacun de leurs cochons les plus précieux, une de leurs femmes, chargée de mâcher préalablement leur nourriture! Malgré toutes les précautions, beaucoup de ces animaux meurent prématurément et ceci explique la valeur considérable qu'acquièrent les survivants. Dans le Nord de Santo, les indigènes élèvent, également en vue des sacrifices, des cochons hermaphrodites. En réalité, ceux-ci ne sont pas aptes à se reproduire et ce sont leurs mères dont on fait un élevage sélectionné.

Les sacrifices et les cérémonies qui les accompagnent ont lieu sur la place de danse, ombragée de magnifiques banians ou plus rarement entourée de

grands Cycas, comme dans certains villages de Pentecôte, près d'où se trouve toujours le *gamal*. De grosses pierres et des tables faites de dalles de corail et ressemblant à de petits dolmens, entourent ces places. A Vao et dans les petits îlots dépendants de Malekula, ces tables, servant aux sacrifices, sont surmontées d'une toiture ornée d'un grand oiseau de bois stylisé. Les Canaques ont le culte des ancêtres, et des statues, incarnant l'esprit des morts, se dressent tout autour de beaucoup de places de danse.

Un peu partout, mais à Ambrym en

particulier, les statues témoignent d'un véritable sens artistique de la part de ceux qui les ont sculptées. Faites dans de gros troncs de fougères arborescentes elles portent ici le nom de *maki*. Toutes représentent exclusivement des hommes, mais avec une tête toujours démesurément grosse, très stylisée, dont la bouche fait souvent complètement défaut. Les statues de Malekula, en bois dur, d'une facture toute différente, sont également très originales. Les colons européens se méprennent généralement sur leur signification et les appellent très improprement des tabous. En réalité, ces

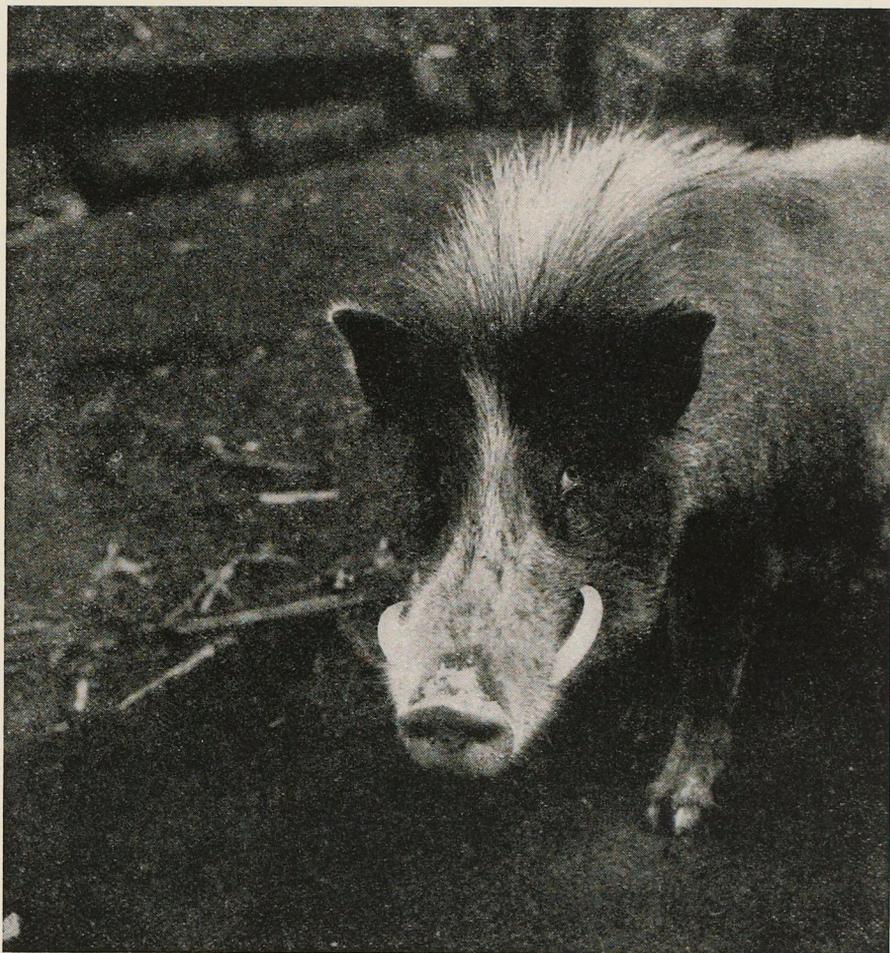


FIG. 20 — Cochon à dents recourbées, élevé en vue d'un sacrifice. Ile Ambrym.

statues ne représentent nullement une manifestation matérielle du tabou, pour laquelle on se sert simplement de la feuille de Cycas, mais sont bien liées au culte des ancêtres. D'autres statues, plus hautes encore, mais ornées uniquement d'une tête, entourent les places de danse. Celles-ci servent simplement de tambour, car les troncs dans lesquels elles ont été sculptées, complètement évidés intérieurement, sont munis d'une longue fente longitudinale. Le son grave qu'elles produisent lorsqu'on les frappe se propage extrêmement loin. Les statues et les tambours dressés ne sont pas la seule expression de l'art néo-hébridais. Si certains masques de danse peints de couleur vives, ont des traits grotesques ou terrifiants, d'autres, à Pentecôte notamment, d'une grande sobriété et en même temps très expressifs, ont été réalisés par des artistes d'un goût très sûr.

Les sociétés secrètes occupent une place importante dans la vie sociale de ces indigènes. A vrai dire, ce sont surtout les buts et les pratiques de ces associations qui sont entourés de mystère et cachés aux profanes, car leurs participants sont connus de tous et bénéficient d'un prestige envié. Ces sociétés secrètes ont une hiérarchie très stricte, où le rôle des cochons à dents immolés

par chacun des membres joue un rôle très important. L'entrée dans l'association d'un nouvel adepte et l'accès à un grade supérieur sont accompagnés de cérémonies d'initiation, au cours desquelles les sacrifices de cochons tiennent une grande place. Chaque grade a son propre feu, qui est absolument tabou pour tous ceux appartenant à un autre rang et cela non seulement pour faire cuire un aliment ou se chauffer, mais simplement pour prendre une braise.

Les sociétés secrètes, en plus de leur influence dans la vie sociale, exercent un rôle religieux indiscutable, comme l'a fort bien montré M. E. Gaillard, un colon hébridais fort averti des coutumes indigènes. Elles tendent à apparaître, dit-il, comme une confrérie religieuse rudimentaire, dont tous les membres, grâce aux masques sacrés qu'ils revêtent lors des grandes cérémonies, jouissent d'un pouvoir surnaturel. Elles constituent une sorte de religion sans prêtre ou, si l'on préfère, dont chaque initié devient l'un des prêtres¹.

Toutes les photographies qui illustrent cet article sont de M. E. Aubert de La Rüe.

1. E. Caillard. Les « N'Quatu ». *L'Océanie Française*, mai-juillet 1935.

VARIÉTÉS

LE POISSON ARCHER

Dans l'Asie orientale, au Siam et dans l'Archipel malais, existe un Poisson de petite taille auquel ses mœurs curieuses ont fait donner le nom de Poisson archer. Il a, en effet, l'habitude de chasser les insectes dont il se nourrit en leur projetant une ou plusieurs gouttes d'eau pour les faire tomber; et il est, à ce sport, d'une extrême habileté.

C'est en 1765, dans les *Philosophical Transactions of the Royal Society of London*, qu'il en fut parlé pour la première fois en Europe. Un Hollandais nommé Schlosser avait présenté à la Société, l'année précédente, un Poisson venant de Batavia, accompagné d'une note du directeur d'un hôpital de cette ville, M. Hommel, relative à ses mœurs singulières.

Celles-ci parurent si extraordinaires que l'on n'ajouta guère foi à la communication de Schlosser. Plus d'un siècle après, en 1875, le Dr Pieter Bleeker, un des plus grands ichthyologistes qui aient existé, après avoir longtemps résidé à Batavia, prétendait que la réputation faite à ce Poisson provenait d'une erreur d'observation.

Un autre ichthyologiste, et qui, lui aussi, avait habité la région, le Dr Francis Day, déclarait que la prétendue habileté du Poisson archer n'avait aucun fondement, et que c'était à un Poisson des récifs de corail, appartenant au genre *Chelmo*, qu'il fallait l'attribuer.

Cette dernière assertion consacrait tout simplement une erreur primordiale. La note remise par Schlosser avec le Poisson qu'il présentait ne concernait pas celui-ci — qui est un *Toxotes* — mais un hôte des récifs de corail, le *Chaetodon rostratum*, devenu depuis le *Chelmo rostratus*. L'auteur de la note, M. Hommel, avait confondu les deux espèces, très probablement parce que les Malais n'ont qu'un nom pour les désigner toutes deux, *sum-pit-sumpit*.

Un travail de l'ichthyologiste russe Zolotnisky, devait mettre les choses au point. Celui-ci, en effet, s'étant procuré des *Toxotes* vivants, les éleva, les observa en captivité, et put ainsi donner, sur leurs mœurs, des renseignements exacts.

Il établit que ce Poisson vit d'Insectes qui sont à la surface de l'eau ou sur les végétaux voisins. Lorsqu'il en aperçoit un, dans cette dernière station, il s'arrête, pointe sa tête et dirige ses yeux vers lui, approche sa bouche de la surface, l'entr'ouvre, et projette subitement, vers l'insecte qu'il convoite, une ou plusieurs gouttes qui le font tomber dans l'eau, où il est immédiatement englouti. Notez bien que l'Archer ne manque presque jamais son but, à des distances variant de 20 centimètres à plus d'un mètre.

Zolotnisky note aussi que le *Toxotes* nage souvent sur le dos, position qui lui est sans doute commode pour observer et attaquer. Enfin il a une vue excellente, qui lui permet de dis-

tinguer de très loin les plus petits insectes, et ses yeux ont une mobilité remarquable : ils peuvent voir latéralement, vers le haut et vers l'arrière, mais non vers le bas.

Depuis lors le *Toxotes* a été mieux étudié encore par divers naturalistes, et le mécanisme de son jet est connu. Celui-ci résulte d'une compression soudaine des opercules, qui pousse le liquide en avant, tandis que la pointe de la langue, pressée contre le palais, ne permet le passage qu'à un très petit volume d'eau.

On a constaté aussi qu'il ne chasse pas les insectes au vol. Il se contente de manger ceux de la surface et d'abattre ceux des végétaux ripicoles ; cependant,

quand un vol nombreux passe au-dessus des rivières, il « tire » dedans.

Ce très curieux Poisson s'élève facilement en aquarium : on peut lui donner non seulement des insectes, mais des débris animaux de toute sorte, viande, poissons, crustacés, à condition qu'ils soient de petit volume. Mais il n'oublie pas pour cela qu'il est archer : on l'a vu plusieurs fois éteindre, d'un jet précis, la cigarette que tenaient à la bouche des visiteurs qui s'approchaient trop près. Vraisemblablement, il prenait le bout allumé, ou la fumée, pour un insecte avec lequel il aurait bien voulu faire connaissance !

G. PORTEVIN

INFORMATIONS

Protection de la Nature.

I. LES PHOQUES DE LA MER DE BERING.

Non loin de la côte ouest de l'Alaska et au nord de la chaîne des Aléoutiennes, se trouvent les îles Pribylof, Saint-Georges et Saint-Paul, où le Phoque à fourrure (*Otarie ourson* ou *Loutre de mer*; *Arctocephalus ursinus* L.) prend ses quartiers d'été. Ces îles furent découvertes, il y a 150 ans, par un équipage russe, qui leur donna le nom de son capitaine.

L'Otarie à fourrure émigre en hiver vers le Sud dans l'Océan Pacifique. Mais le mois de mai la voit revenir fidèlement aux îles Pribylof où elle se reproduit, malgré le massacre lamentable dont elle est l'objet : plus de 40.000 mâles sont exterminés chaque année. Quant aux femelles, on doit en principe les épargner soigneusement, mais cette prescription n'est peut-être pas toujours rigoureusement observée.

Cette extermination, cependant, a attiré l'attention des États-Unis et, dès 1897, une loi de protection a été promulguée. Lors de la convention internationale de 1911, passée entre les États-Unis, la Grande-Bretagne, le Japon et la Russie, pour la protection du Phoque à fourrure dans le Pacifique nord, les premiers obtinrent un droit de contrôle dans ces régions et des navires furent affectés à ce service, si bien que, lors du retour des Phoques, chaque printemps, ils sont escortés par

les vaisseaux américains jusqu'à leur résidence d'été.

Il semble bien, cependant, que ces mesures ne soient pas suffisantes. La fourrure du Phoque est très recherchée : sa chasse devrait être plus sévèrement réglementée si l'on ne veut pas courir le risque de voir disparaître l'espèce dans un avenir plus ou moins prochain.

II. LE ROI DES OISEAUX.

Au large de la côte du Schleswig-Holstein, dans l'Allemagne du Nord, se trouve l'île de Norderoog, qui est l'une des réserves d'Oiseaux les plus intéressantes du monde entier.

A peine élevée au-dessus du niveau de la mer, sans arbres ni maisons, Norderoog serait une île désolée si les Oiseaux marins ne la fréquentaient en quantités innombrables. Elle a cependant un habitant, Jens Sorensen, qui vit en ermite au milieu de cette gent ailée et que l'on a surnommé pour cette cause, le « Roi des Oiseaux ».

Une simple hutte de bois, bâtie sur pilotis à l'une des extrémités de l'île, lui sert d'habitation. C'est là qu'il vit, hiver comme été, n'ayant comme distractions que les cris sauvages des oiseaux marins et le murmure incessant de l'Océan : parfois, dans les grandes marées, il s'élançait entre les pilotis jusqu'à atteindre son habitation.

Mais Sorensen a un important devoir à remplir et s'en acquitte scrupuleusement. C'est de veiller à la conservation des oiseaux, en pourchassant tous ceux,

oiseleurs, braconniers, collectionneurs, qui viennent parfois tenter de lui en ravir quelques-uns.

Roi débonnaire, qui se dévoue à son peuple, Jens Sorensen mérite d'être connu de tous ceux qu'intéresse la protection de la Nature.

La Géorgie du Sud et la chasse à la Baleine dans l'Antarctique.

Un des centres les plus importants de l'Antarctique, pour la chasse à la Baleine, est la Géorgie du Sud, qui dépend, au point de vue administratif, des Iles Falkland. La plus grande station de pêche est Gritviken, situé sur la côte nord et sur la partie occidentale de la baie du même nom : celle-ci, dont la largeur maxima est de 11 km. contre 3 seulement à son entrée, est profonde de 8 à 10.

La station de Gritviken occupe, sur les deux côtés de la baie, un peu plus de 4 hectares : elle est protégée, vers le Sud, par une chaîne de montagnes descendant jusqu'au bord même de la mer. A travers la baie, quand le brouillard s'éclaircit pour un moment, on peut apercevoir, se découpant sur le ciel bleu, deux pics des monts Allardyce, avec leur manteau blanc.

C'est là que Shackleton dort son dernier sommeil, derrière un petit havre, à l'ombre des falaises, dans un endroit sombre où le soleil ne pénètre guère ; de l'autre côté du havre, sur un monticule, sont un petit cairn et une croix érigés par ses compagnons. En cet endroit le vent du nord lui-même semble chaud et le soleil est agréable ; sur l'eau de la baie, unie comme un lac, des milliers de Pigeons du Cap, ronds et dodus, sont tranquillement posés, tandis qu'un autre oiseau, d'aspect peu agréable, aussi gros qu'une Oie, la

Mouette Skula ou « Stinker », qui vit des restes des animaux morts, paraît s'essayer, maladroitement, à se maintenir sur l'eau.

Dans la partie occidentale de l'île se trouve la Stromness Bay où est l'entrée du port de Misvik, autre station de pêche importante. Cette baie, partiellement bloquée à son entrée par une petite île rocheuse, est entourée de falaises escarpées, couvertes de neige par endroits. Quant à Misvik, c'est une petite ville manufacturière, avec ses maisons groupées et une grande fabrique de guano. Une large plate-forme en pente relie cette manufacture à la mer : c'est sur cette plate-forme que les Baleines capturées sont hissées par des câbles métalliques que met en œuvre une machine à vapeur. Elles y sont découpées immédiatement ; la graisse, la chair et les os sont envoyés aux machines par des trappes et en deux heures, une douzaine d'hommes ont transformé le Cétacé en huile blanche de baleine et en une poudre de couleur brune baptisée : guano. Inutile de dire que toute cette cuisson dégage une odeur aussi forte que peu agréable ; mais les travailleurs y sont habitués et n'en ont cure.

C'est derrière Misvik que se trouve le col couvert de neige par lequel descendirent Shackleton et ses deux compagnons, après leur marche de 36 heures à travers l'île. Ils avaient abordé celle-ci par la côte sud, venant de l'île de l'Éléphant. La traversée avait duré 12 jours, par un temps exceptionnel pour la région ; par temps normal elle eût été impossible. Quand les explorateurs arrivèrent à la maison du directeur de la station, ils étaient méconnaissables, épuisés par la fatigue et les privations. L'un d'eux cependant, Worsely, se restaura, se lava et repartit le soir même sur un bateau de pêche pour aller chercher le reste de ses com-

pagnons. Aussi le maître-baleinier de Misvik déclarait-il que c'était « l'homme le plus vigoureux qu'il eût jamais connu ». Personne n'avait traversé l'île avant cette odyssée, et personne depuis ne l'a traversée.

A environ un mille le long de la baie, on trouve Stromness qui est presque une répétition de Misvik. Mais ici la montagne se creuse d'un ravin dans lequel le vent du Sud souffle avec une violence inouïe. Dans une récente tempête le mât de T. S. F. fut brisé, un bateau à moteur de 30 pieds de long fut arraché du quai et ne fut jamais revu ; un homme soulevé par le vent fut fort heureux de s'en tirer vivant.

Beaucoup de pêcheurs croient que les Baleines auront bientôt disparu dans l'Antarctique, au sens commercial du mot. Jusqu'à présent la moyenne annuelle des chasses était de 30.000, dont malheureusement un cinquième étaient des femelles accompagnées de jeunes. Mais les Baleines s'approchent de moins en moins de la Géorgie du Sud : on dirait qu'elles ont acquis un sens du danger. Peut-être, comme on le suppose, ont-elles trouvé un refuge dans une eau libre derrière la barrière de glaces. On les rencontre de plus en plus vers le sud et les pêcheurs ne sont pas sans inquiétude sur l'avenir de leur industrie.

Les Colobes blancs du Kenya.

Une colonie de Guérézas (Colobes) presque entièrement blancs, a été découverte, il y a peu de temps, au Mont Kenya, par M. Raymond Hook. Cette colonie, qui occupe seulement un territoire d'environ 12 milles carrés, situé sur le côté occidental de la montagne, est la seule connue jusqu'à présent.

On serait tenté, à première vue, de prendre ces singes pour des albinos :

mais la couleur des yeux, qui est normale, et la présence constante de poils noirs mélangés aux blancs sur la tête, ou sur la tête et le dos, démentent cette hypothèse. De plus, M. Hook a remarqué que, tandis que les portions de la peau dépourvues de pigment ne donnent que des poils blancs, les parties pigmentées donnent à la fois des poils blancs et des poils noirs. Il semblerait et c'est l'opinion la plus acceptable, que l'on soit en présence d'un demi-albinisme qui a réussi à se fixer.

On connaît un certain nombre d'espèces de singes normalement blancs, ou chez lesquels le blanc est dominant : chez les Gibbons, Semnopithèques et Tamarins par exemple. Mais, c'est alors la coloration normale d'une espèce donnée, et non, comme dans le cas présent, une mutation devenue dominante dans une région particulière. Peut-être peut-on comparer ces individus avec les Tigres « blancs » de Rewa, dont la fourrure pâle est marqué de bandes brunes moins nettes que chez le type, mais qui ont également les yeux de coloration normale. Chez les *Colobus* du Kenya, le développement des poils blancs doit être regardé comme une variation et non comme un caractère spécifique ou sub-spécifique.

On trouve en effet chez eux tous les stades de pigmentation entre la forme normale et la forme blanche. La coloration noire persiste presque toujours sous forme d'une tache sur la tête, et une autre plus ou moins étendue, sur le dos. Mais cette dernière peut arriver à disparaître complètement et il ne reste plus que celle de la tête, elle-même parfois si considérablement réduite que l'animal est presque entièrement blanc. Nous ne sommes donc pas en présence d'une espèce distincte. Mais seulement d'une variation d'albinisme partiel du Guéréza du Kenya (*Colobus polykomos kikuyuensis*).

Il est, d'autre part, assez intéressant de remarquer, que, si par hasard il existe une espèce blanche de Guéréza, c'est dans l'Afrique équatoriale orientale que l'on peut espérer la rencontrer, car les représentants du genre y sont beaucoup plus blancs que dans l'Afrique centrale et occidentale. A l'ouest, la fourrure des *Colobus* est comparative-ment courte et noire, ou presque noire. Au fur et à mesure que l'on s'approche de l'est, cette fourrure a une tendance à allonger, et les parties blanches augmentent en étendue. C'est ainsi qu'au Kilimandjaro on rencontre une forme extrême, le *Colobus polykomos caudatus*, qui possède un très long manteau blanc et une queue presque entièrement blanche, tandis que la tête, les épaules, les membres, et le dessous du corps, sont noirs. Les Guérézas du Kenya semblent occuper, pour le moment du moins, la fin de cette série.

Le Mydaüs.

Divers voyageurs, ou écrivains, ont parlé de la Moufette de l'Amérique du Nord, le Skunks, et de son très désagréable moyen de défense. Celui-ci consiste — comme l'on sait — dans la faculté de projeter, par des glandes situées sous la queue, une liqueur corrosive et infecte.

Le Mydaüs qui habite la Malaisie est bien moins connu, et pourtant ne le cède en rien au Skunks sous ce rapport. C'est un mammifère nocturne de la tribu des Mélinés — qui s'apparente au Blaireau de nos pays — mais dont le facies reste très particulier. Son corps trapu, d'environ 40 centimètres de long, est couvert de poils raides, d'un marron foncé avec, tout le long de l'échine, une ligne de poils blancs qu'il peut hérissier; il n'a qu'une courte queue tronquée, de très petites oreilles et de

courtes pattes armées de griffes puissantes. Quant à sa tête, elle se termine par un museau allongé, sorte de groin, qui donne à l'animal l'apparence d'un petit porc.

Cependant cet animal reste un carnassier, plutôt insectivore; sa nourriture consiste en vers et larves qu'il déterre, et surtout en termites, dont il éventre les domiciles au moyen de ses fortes griffes.

Il est donc utile et serait parfaitement inoffensif s'il ne possédait pas un redoutable moyen de défense dont il se sert souvent hors de propos: le liquide visqueux sécrété par ses glandes anales, qu'il peut projeter jusqu'à un mètre, et qui répand une effroyable odeur.

Celle-ci est telle que, même en quantité minime, elle incommode et donne des nausées. De plus la liqueur est corrosive, tache immédiatement les vêtements. Reçu dans les yeux, ce liquide provoque une inflammation extrêmement grave, qui peut amener la cécité.

Aussi nul animal ne se hasarde à attaquer le télagon ou telligo — noms que lui donnent les Malais — et il peut se multiplier en toute liberté. Dans la péninsule indomalaise, où il pullule, il fréquente de préférence, à la saison des pluies, les fossés des routes, où il sait trouver les vers dont il est friand. Malheur alors à l'automobiliste qui le croise sur sa route: l'animal effrayé se sauve, mais sans oublier de répandre sur le sol sa liqueur infecte. L'air devient immédiatement irrespirable, et, si les roues de la voiture ont passé sur l'endroit empesté, l'abominable odeur s'y attache et poursuit le voyageur fort longtemps. C'est au point que celui-ci est parfois obligé de s'arrêter au plus prochain village pour arroser ses pneus à l'eau bouillante.

Cette sécrétion odorante du Mydaüs est d'autant plus regrettable que la chair

du télagon est, paraît-il, comparable à celle du meilleur porc. Mais il est permis de se demander comment on a bien pu s'y prendre pour la goûter !

La question du Loup.

Nous avons récemment fait part à nos lecteurs d'un article qui présentait la défense du Loup. Voici un exemple récent qui montre que — dans certaines contrées au moins — le Loup est un carnassier dangereux pour l'espèce humaine.

L'organe officiel du Commissariat de l'Agriculture de l'Union soviétique (*Sotsialisticheskoye Zemledelie*) du 3 septembre 1936, relate le cas d'un enfant de 8 ans attaqué par un grand Loup alors qu'il jouait avec un camarade dans le village de Kuzmich, en Russie Blanche. Le Loup l'avait enlevé et le traîna pendant plus de 2 kilomètres avant que les hommes, avertis par son petit camarade, pussent le délivrer. Grièvement blessé par la morsure du carnassier il dut être transporté à l'hôpital.

Ce cas est loin d'être isolé. Durant l'année 1935, 20 enfants de 5 à 12 ans, et une femme dans la force de l'âge furent dévorés par les Loups dans les districts voisins de Zhitkovicheskoye et Starobinskoye et de jeunes bergers furent fréquemment attaqués par les mêmes carnassiers.

Et, précisément, dans ce dernier cas, ce n'étaient pas les moutons qui étaient visés, mais le berger lui-même. Suivant les dires des paysans de la région les Loups ne sont devenus « mangeurs d'hommes » que depuis un temps relativement court. Ont-ils pris ce goût en dévorant des corps humains au cours de la guerre de 1914 ? C'est possible. D'autres carnassiers, les Lions et les Tigres, lorsqu'ils ont goûté la chair

humaine, deviennent aussi exclusivement des mangeurs d'hommes. Il est un fait, c'est que les Loups de Russie semblent avoir suivi ce fâcheux exemple.

Pour conclure nous dirons que les arguments invoqués en faveur du Loup nord-américain par le Capitaine J. C. Bullock sont très probablement exacts, mais qu'il faut se garder de les généraliser.

La longévité de l'Éléphant.

Dans une précédente information (*La Terre et la Vie*, 1933, p. 628), nous disions que la durée moyenne de la vie chez l'Éléphant doit être, probablement, de 40 à 80 ans. Et nous racontions en même temps la fantaisiste histoire d'un Éléphant de 150 ans — qui n'en avait, en réalité, que 36.

Mais voici un récit qui nous parvient d'Extrême-Orient, et suivant lequel un Éléphant aurait vécu 170 ans. Nous le reproduisons sans commentaires.

Dans l'ouvrage de l'auteur portugais João Ribeiro, intitulé *Ceilão*, il est fait mention d'un Éléphant nommé Ortela, qui était déjà adulte au siège de Colombo en 1656. L'auteur anglais Emerson Tennent (*Natural History of Ceylon*, 1861) signale le même pachyderme comme encore vivant en 1796, quand le drapeau anglais fut arboré à Colombo.

D'après ce dernier auteur, Ortela aurait été trouvé dans Colombo par les Hollandais lorsqu'ils en chassèrent les Portugais en 1656. Il était le seul survivant des 15 Éléphants qui y existaient avant le siège : tous les autres avaient été mangés par les défenseurs de la ville. Ortela changea donc de maîtres, mais il suivit les nouveaux avec la même fidélité que les anciens, durant la période entière de leur occupation, soit plus de 140 ans.

Il n'est guère possible de contrôler

ces assertions. Mais la longévité attribuée à cet Éléphant est tellement extraordinaire, qu'il est bien permis d'avoir des doutes sur son exactitude.

Un parasite des Oiseaux.

La *Nature* du 15 mars dernier, contient un article du D^r Georges Lavier sur un Moustique transmettant le paludisme à divers Oiseaux, en particulier la Poule, l'Oie et le Faisan.

Le parasite inoculé est un *Plasmodium* que M. le Professeur Brumpt a nommé *P. gallinaceum*. Il est transmis par le *Stegomyia fasciata*, déjà connu comme vecteur, chez l'Homme, de la fièvre jaune et de la dengue.

Jusqu'à présent, d'ailleurs, les foyers d'infection sont très limités et ne se trouvent que sur le littoral méditerranéen, seule région de la France où l'on rencontre le *Stegomyia*.

Réhabilitation des Punaises !

Le traitement des morsures de serpents venimeux par ingestion de punaises n'est sans doute pas susceptible d'un grand avenir, mais il n'en vaut pas moins la peine d'être signalé.

En effet, M. Luong, médecin indochinois à Quangngai (Annam), a envoyé à la Société médico-chirurgicale d'Indochine (section de Hanoï), six curieuses observations relatives à l'emploi des punaises en médecine sino-annamite et que nous signalons naturellement à titre uniquement documentaire.

L'usage des punaises comme produit antivenimeux est assez répandu mais tenu caché, en milieu annamite : c'est une recette de famille que les dépositaires ne tiennent pas à divulguer.

Les punaises employées sont des punaises ordinaires de lit ; on capture les plus grosses et on les laisse dessé-

cher dans un récipient quelconque. A défaut de punaises desséchées, on peut faire avaler des punaises récemment capturées après avoir eu soin de les écraser entre les doigts.

La posologie courante est de trois punaises prises en une fois avec une gorgée d'eau. Dans un cas de morsure du pied par serpent venimeux, chez un homme de quarante ans, la quantité a été de six punaises. En dix heures l'œdème du pied s'est affaissé, les douleurs se sont calmées.

Le volume du crâne humain.

Le crâne le plus volumineux connu jusqu'à présent est celui de l'écrivain russe Tourgueneff, qui a une capacité de 2.030 centimètres cubes.

Viennent ensuite ceux de Daniel Webster (2.000 cc), Bismarck (1.965), La Fontaine (1.950), Beethoven (1.750), Kant (1.940) ; le crâne de Boskop trouvé dans l'Afrique du Sud — d'ailleurs incomplet — n'en mesure plus que 1.700.

En dehors de ces volumes supérieurs à la moyenne, celle-ci est de 1.450 centimètres cubes pour l'homme, de 1.250 à 1.300 pour la femme, mais il y a aussi des capacités inférieures : le plus petit crâne connu jusqu'à présent n'a qu'un volume de 910 cc.

De ses explorations aux Iles Aléoutiennes, le D^r Alès Hrdlička a rapporté un crâne d'une capacité de 2.006 cc., ce qui le place au second rang.

Malheureusement les os de la face manquent complètement. Il est par suite impossible de s'en servir au point de vue des affinités raciales, et de la succession chronologique des anciens peuples qui émigrèrent jadis du Nord-Est de l'Asie pour venir peupler l'Amérique.

L'hypothèse la plus acceptable est qu'on se trouve en présence d'un dé-

veloppement individuel extraordinaire, normal cependant, car l'homme auquel ce crâne a appartenu n'était atteint d'aucune affection déformant les os de la tête.

Au sujet de l' « Homme de Pékin ».

Des découvertes récentes ont été faites par le Professeur Franz Weidenreich, du Rockfeller Institute, au sujet du *Sinanthropus* ou « Homme de Pékin ». Dans des fouilles, qui sont continuées depuis 1927, ce savant a exhumé deux nouveaux crânes, sur lesquels des observations fort intéressantes ont pu être faites.

Ce sont en effet des crânes d'adultes, de 40 à 70 ans, tandis que les deux derniers qui avaient été trouvés auparavant appartenaient à des jeunes. Ceux-ci sont ceux d'un homme et d'une femme et il a été reconnu que ce dernier présente beaucoup d'analogie avec celui du *Pithecanthropus* mâle. Il est cependant beaucoup plus élevé et se rapproche par ce caractère de celui de l'Homme de Néanderthal, ce qui a permis au Professeur Weidenreich d'émettre l'opinion que le *Sinanthropus* marquait une étape entre le *Pithecanthropus* et l'Homme de Néanderthal, supposition qui paraît, d'ailleurs, très plausible.

Rappelons que, depuis 1927, il a été trouvé dans la même station les restes de 24 individus, quelques-uns représentés seulement par des dents ou des fragments de crâne ou de mâchoire : l'Homme de Pékin, lui-même, ne fut connu, pendant longtemps, que par une seule dent.

Concurremment avec ces restes humains, on a trouvé des ossements d'oiseaux, de divers mammifères, Daim, Rhinocéros, Hyène et Rongeurs, et enfin des outils de pierre et des preuves que l'Homme de Pékin connaissait le feu.

La peste et les rats.

« La peste reviendra-t-elle ? » Tel est le titre d'une étude de M. le Dr Jules Guiart, parue dans la *Revue d'Hygiène et de Médecine préventive*, du mois d'avril dernier. La question est trop intéressante pour que nous ne fassions pas part à nos lecteurs des grandes lignes de ce travail.

Le propagateur de la peste est le Rat domestique *Rattus rattus* ou Rat noir, originaire de l'Inde. Après avoir longtemps dominé en Europe, où il s'était introduit à la suite des Croisades, il s'est vu remplacé par le Surmulot (*Rattus norvegicus*), notre vulgaire Rat d'égoût, son ennemi acharné.

Or, le Rat noir a pour parasite une Puce, la *Xenopsylla chaeopis*, et c'est cette Puce qui est l'agent vecteur du microbe pesteux. Quant au Surmulot, il est parasité par une espèce voisine, *Ceratophyllus fasciatus*, qui ne s'attaque probablement pas — d'après divers auteurs — à l'espèce humaine.

De fait il est remarquable que la peste existe toujours dans l'Inde, patrie du Rat noir, alors qu'elle a virtuellement disparu de l'Europe. Nous disons, virtuellement, car il y a encore, de temps en temps, des cas isolés, coïncidant avec l'arrivée d'Extrême-Orient de quelque navire infesté de Rats. Mais, comparativement aux effroyables épidémies dont l'histoire nous a conservé le souvenir, on peut dire que c'est quantité négligeable.

Avec les services d'hygiène que nous possédons, il y a de grandes chances pour que ces calamités ne se reproduisent pas. Toutefois le danger n'est pas écarté à jamais ; il semble, en effet, que le Rat noir ait, depuis quelques années, une tendance à supplanter le Surmulot, ce qu'il importe d'éviter à tout prix. C'est donc surtout aux Rats de grenier qu'il importe de faire la guerre.

PARMI LES LIVRES

R. COMBES. — **La Vie de la Cellule végétale**, *** *L'enveloppe de la matière vivante*. Un volume in-16, 20 figures (Collection Armand Colin, 103, boulevard Saint-Michel Paris). Relié, 45 fr. 50 — Broché, 13 fr.

Le troisième volume de « La vie de la cellule végétale », qui vient de paraître, termine cet ouvrage dont le but était une mise au point de l'état actuel de nos connaissances sur la structure et le fonctionnement de l'élément cellulaire chez les végétaux. La matière vivante avait fait l'objet du premier volume, les enclaves en suspension dans cette matière vivante étaient examinées dans le second; il restait donc à traiter de l'enveloppe de la matière vivante; c'est ce que s'est proposé l'auteur dans ce troisième volume. Plusieurs chapitres de cette partie de la physiologie cellulaire ont fait, au cours de ces dernières années, d'importants progrès, et certains sont encore en active évolution, par exemple ceux qui concernent la structure physique de la matière membranaire, la constitution chimique de la cellulose et des composés pectiques, les hormones de croissance, la biochimie des résines, etc. . . Il était utile de mettre au point l'état de ces questions. L'auteur l'a fait en suivant le mode d'exposition adopté dans les deux précédents volumes, étudiant successivement les aspects morphologique, physique, chimique et physiologique de problèmes

qui se posent. Nous ne doutons pas que ce troisième volume ne soit accueilli avec la même faveur que l'ont été les deux premiers.

P. LESTER et Prof. J. MILLOT. **Les races humaines** (Armand-Colin, Paris, 1936, 10 fr. 50). 223 pages.

De nombreux livres ont déjà traité de la question de « races », la définition du mot, ses qualités essentielles et la classification des races reconnues existantes.

L'œuvre de MM. Lester et Millot doit prendre, parmi ceux-ci, une des premières places, en ce sens qu'il est non seulement clair et judicieusement rédigé, mais qu'il ne se borne pas, comme beaucoup de ses devanciers, à utiliser les caractères anatomiques. Les auteurs étudient au contraire un grand nombre de phénomènes relatifs à la question. Le développement des sujets, les groupes sanguins, le métabolisme, le système nerveux, montrant ainsi combien est vaste le champ des études s'y rapportant.

Suivant eux, la race n'est pas stable et n'a d'autre valeur que celle d'une méthode — au moins quant à présent — pour la classification des variétés de l'espèce humaine. C'est, du moins, la conclusion que nous tirons de la lecture de ce livre, ce qui n'en diminue en rien l'intérêt.

